

But CLUB

**BERNARD
GAUTHIER**
A "EXPLOSE"
DANS L'ÉTAPE
PARIS-NEVERS



D. L.
31 MAI 1950

En dépit de sa forme sensationnelle, Bernard Gauthier, souvent malheureux, n'avait pas gagné une grande course cette saison. Dans la première étape de Paris-St-Etienne, la chance lui a enfin souri et il a triomphé (Phot. Robert Covo).

20 francs

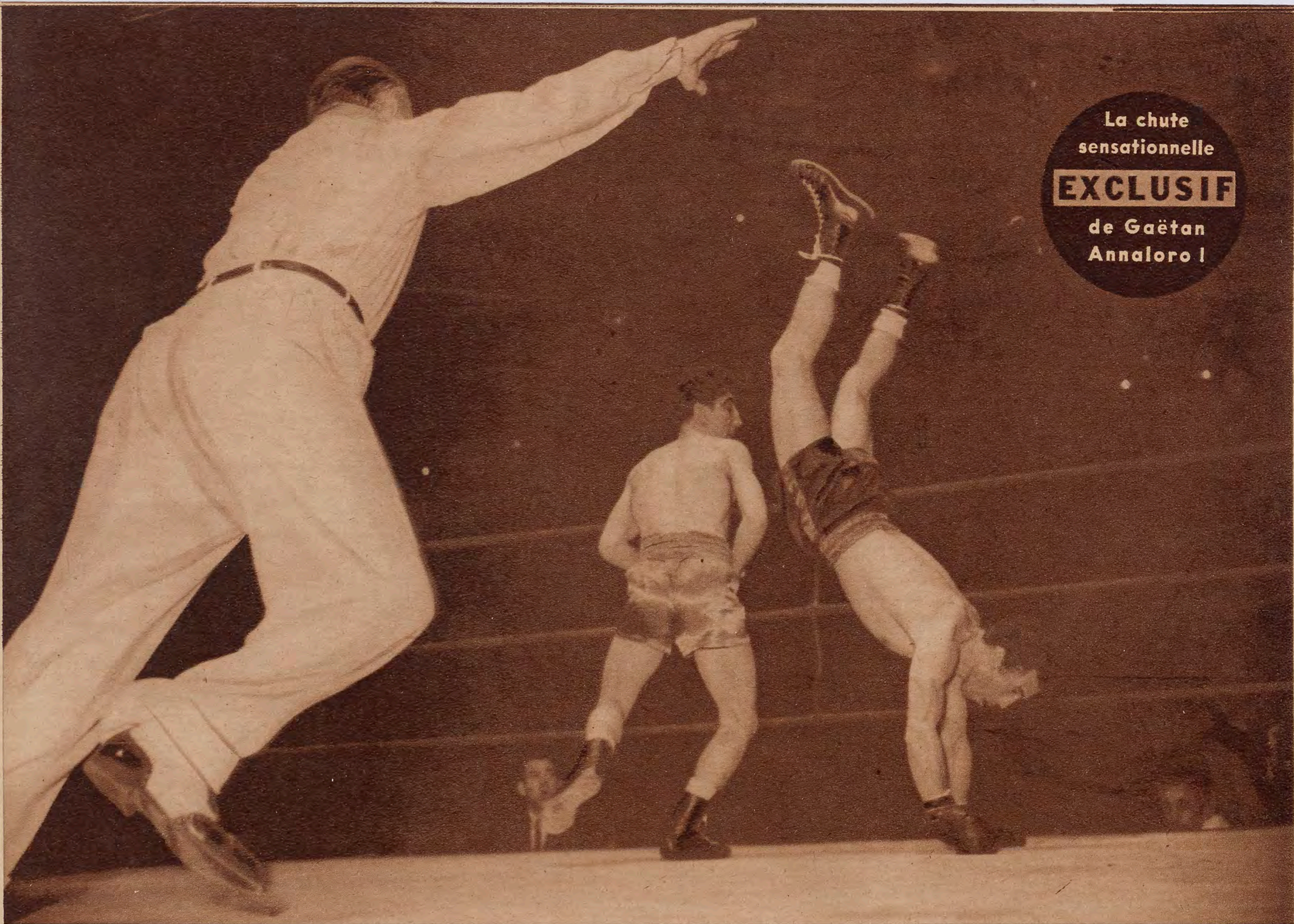
16 pages - N° 236
Lundi 29 Mai 1950

Afrique du Nord,
avion... fr. 22
Espagne, pes. 2.50



**JEAN WALZAK (plus fort que jamais)
A FAIT GRIMACER JEAN STOCK**

Le match Jean Stock-jean Walzak fut un des plus rudes que l'on ait vus, cette saison, au Palais des Sports. Walzak, qui nous est revenu des Etats-Unis plus robuste que jamais, ne céda pas devant les assauts de Stock. Bien au contraire, le champion de France, blessé aux arcades et à la pommette gauche, le visage ensanglanté, grimaça plus d'une fois sous les coups de Walzak. Les deux hommes avaient fait jeu égal, mais les juges reprochèrent à Walzak deux coups bas, reconnus involontaires, et donnèrent la victoire à J. Stock.



La chute
sensationnelle
EXCLUSIF
de Gaëtan
Annaloro !

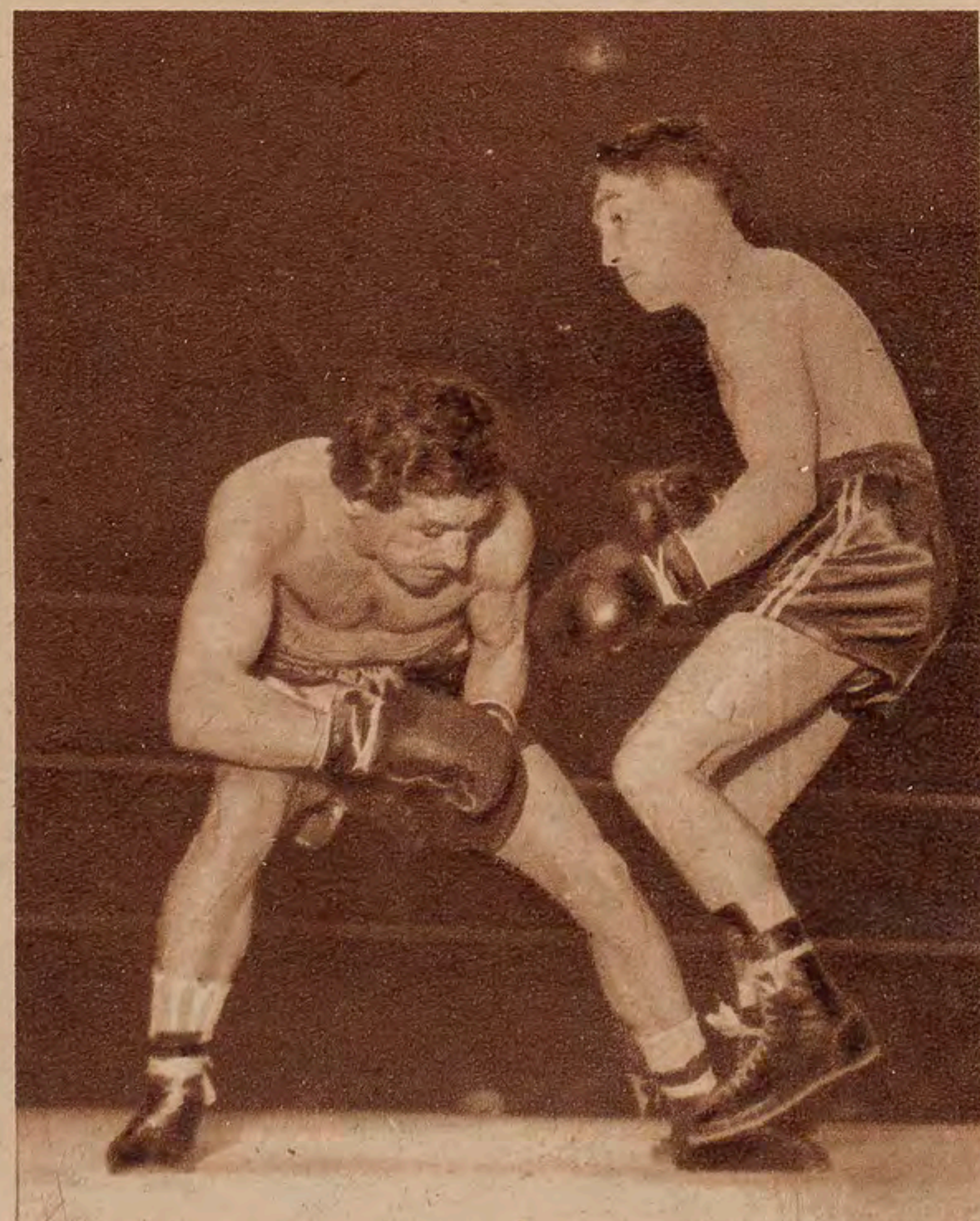
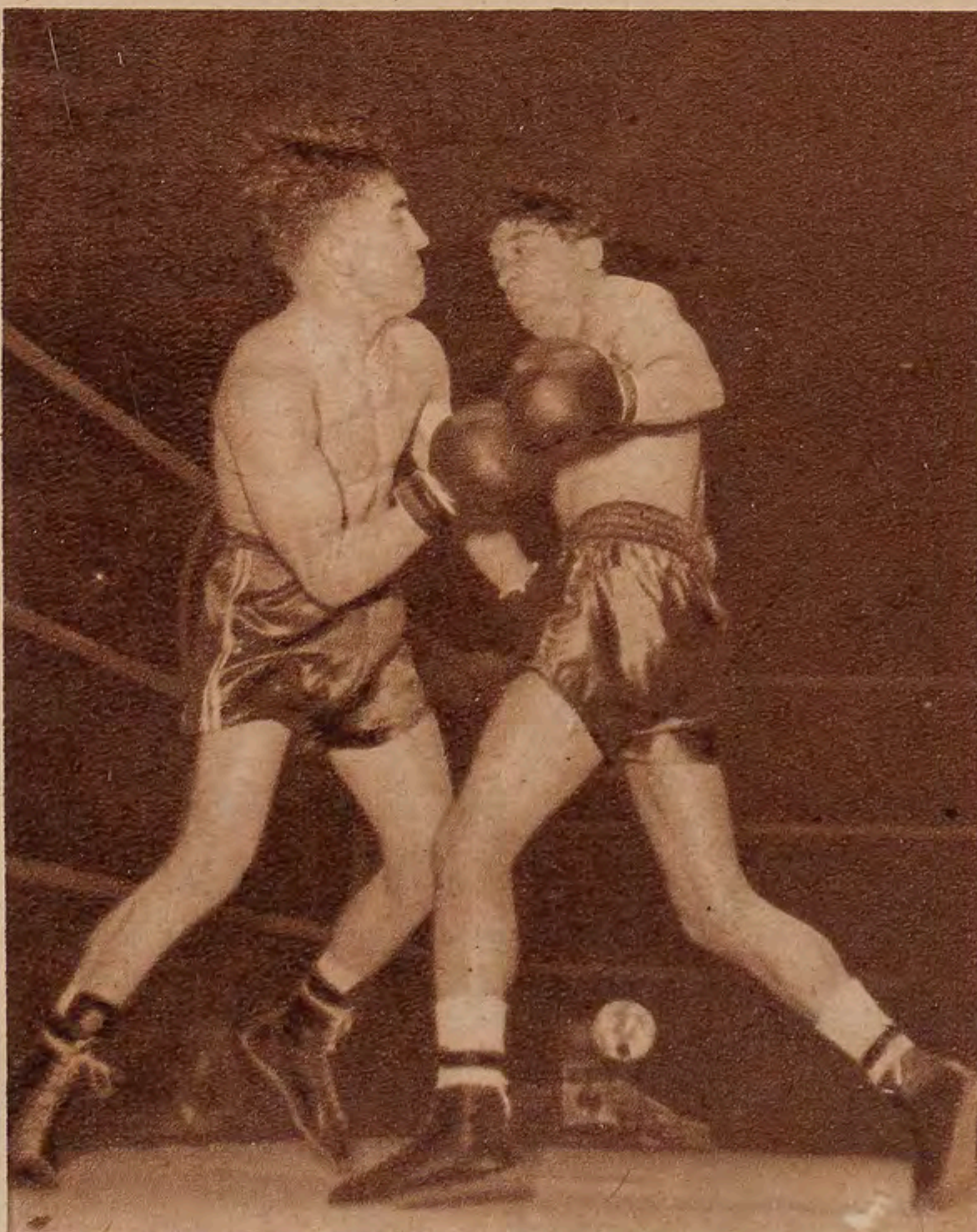
Notre photographe, Armand Pilon, a été le seul à pouvoir prendre cette photographie sensationnelle de la chute de Gaëtan Annaloro qui, emporté par son élan, est passé par-dessus son adversaire, Louis Skéna, qui s'était baissé pour esquiver. Annaloro se recevra sans mal au sol et le combat reprendra. Les deux hommes firent match nul.

MAURICE SANDEYRON A ÉVITÉ DURANT QUINZE ROUNDS LE CROCHET GAUCHE DE THÉO MÉDINA

Le championnat de France des coq opposait Médina, à g., tenant, à Sandeyron qui a manqué son crochet droit.

Médina commença par poursuivre Sandeyron à travers le ring, en s'efforçant de placer son crochet du gauche.

A partir du 9^e round, le combat changea d'allure et, avant de l'emporter, Théo dut, à son tour, fuir le « coup dur ».



J'ai regretté le gauche « en piston » de Walzak !

par C. W. HERRING

L'ENSEIGNEMENT que l'on peut tirer de la dernière réunion du Palais des Sports, comme de la saison entière du reste, est que le sport pugilistique national n'a rien à envier à la boxe américaine, ceci n'étant pas écrit dans un esprit péjoratif, bien que certains exemples puissent le laisser supposer.

Il semblerait, au contraire, que ceux qui furent nos maîtres sont maintenant dépassés, à en juger par les résultats obtenus par les nôtres de l'autre côté de l'Atlantique, comme des performances accomplies par Jean Walzak et Gaston Annaloro, de retour à Paris après un séjour d'un an et demi aux Etats-Unis où ils ont assimilé la façon américaine. Si le dernier nommé n'a guère évolué, sauf qu'il demeure plus planté sur ses pieds, se déplaçant par conséquent moins, Walzak, lui, a pris l'allure d'un « fighter ». Cet homme en qui je me plaisais à voir « l'un des plus beaux directs du gauche d'Europe », procède maintenant par des larges coups circulaires et fonce... comme Jean Stock jadis.

Car Stock, que Walzak rencontrait précisément, a, pendant son absence, évolué en sens contraire. Certes, Stock n'est pas devenu un puits de science, pas plus que Walzak ne s'est transformé en foudre de guerre, mais le courant ascendant et descendant s'est fait remarquer pour ceux qui connaissent bien les deux hommes.

Cette confrontation laisse entrevoir la raison pour laquelle nous sommes arrivés pour le moins sur le même plan que nos maîtres es-pugilisme d'autrefois, en montrant que plutôt de les avoir rattrapés, ce sont les Américains qui ont rétrogradé à notre niveau. Emportés par leur penchant pour l'efficacité, les Américains ont oublié la boxe, qui compte toujours dans un ring, lorsque l'efficacité ne s'est pas avérée souveraine et qu'il faut en arriver à juger aux points.

L'erreur des boxeurs d'outre-Atlantique a été de ne pas chercher la puissance dans la forme même de la boxe et d'avoir voulu créer un spectacle saisissant à côté du sport d'adresse. Notre malheureux Marcel Cerdan en avait fait la démonstration aux Etats-Unis avant Laurent Dauthuille et Robert Villemain. Ces démonstrations furent si flagrantes que les Américains ont reconnu eux-mêmes que leurs champions ne savaient plus boxer.

Les Américains reviennent d'ailleurs de leur erreur. La baisse des recettes à New-York a été pour eux un salutaire avertissement.

Il ne faudrait pas qu'à notre tour nous tombions dans le même travers, ainsi que la décision du championnat de France entre Théo Medina et Maurice Sandeyron semblerait l'indiquer.

Il faut laisser à la boxe, à la science, toute sa place, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, de parvenir à l'efficacité.

« BUT ET CLUB » A
ACCOMPAGNÉ LES
GIRONDINS DANS
LEUR DÉPLACEMENT
EN ALLEMAGNE



L'inter luxembourgeois Libar, qui devait réussir quatre jolis buts, marque le premier, malgré le goal allemand qui écarte les bras. Libar s'est avéré en excellente forme.



ROT WEISS-GIRONDINS (2-5), jeudi à Essen. Le goal allemand va se saisir de la balle devant Karqu. Les champions de France ont été brillants.



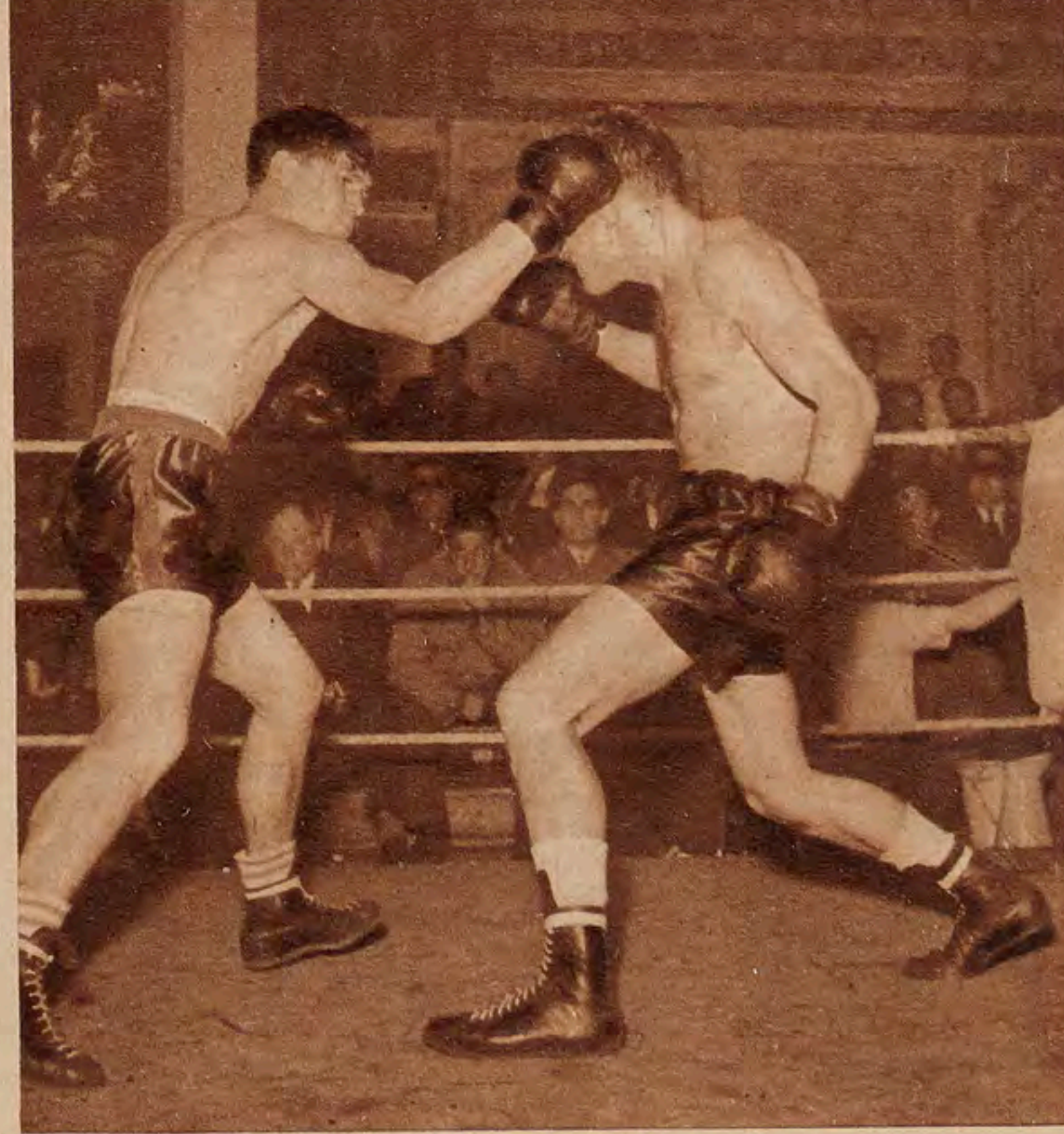
L'entraîneur Gérard montre les beautés du Wansee, au cadre enchanteur, à ses joueurs : Mérignac, Voisambert, Gallice, De Harder, Swiatek, Persillon, Libar et Meynieu. Assis, M. Pujol.

COUP BAS A LENS : HUMETZ N'EST PLUS (MOMENTANÉMENT) CHAMPION DE FRANCE DES WELTERS

Championnat de France des poids welters, vendredi soir, à Lens. Clavel a réussi une droite au visage d'Humetz qui, ébranlé, se colle à son challenger.

Au 2^e round, Humetz a renversé la situation en envoyant son rival à terre. Clavel (à dr.), la garde basse, sera constamment bousculé par la suite...

...il aura des ripostes heureuses, tel ce crochet droit, mais il faudra la disqualification d'Humetz, sur coup bas, au 7^e round, pour que Clavel soit champion.



LA STÉRILITÉ DE NOS AVANTS SAMEDI, CONTRE L'ÉCOSSE AMÈNE P. NICOLAS

à faire appel
aux Girondins

**MUSTAPHA
SWIATEK
GARRIGA
et au Sochalien
JACQUES**

A PRES le match joué par les équipes de France et d'Ecosse, samedi au Stade de Colombes, les spectateurs de cette rencontre n'étaient pas enthousiasmés.

Ils espéraient donc beaucoup mieux. Quoi? Une victoire des footballeurs français.

C'est là un sentiment qui part d'un bon naturel. On aime à désirer et à applaudir aux succès des siens.

Mais de là à discuter de la légitimité d'une victoire parce qu'elle ne flatte pas — au contraire — l'amour-propre national, il y a un pas que nous ne franchissons pas.

Ceci dit, non pas parce que le onze de l'Ecosse n'a battu l'équipe de France que par un but à zéro, mais parce que la tenue du onze tricolore en face de la formation écossaise fut bonne.

On eut la preuve, une fois de plus, que la qualité essentielle d'un footballeur est sa valeur technique. En effet, c'est cette valeur technique individuelle supérieure

Par L. GAMBLIN

des joueurs au maillot bleu, frappé du chardon, qui a décidé — le plus logiquement du monde — de leur succès.

Ayant lutté avec un certain bonheur pendant une heure contre leurs adversaires, les Français s'inclinèrent ensuite, petit à petit, et peut-être même sans s'en rendre compte, devant leurs actions concertées et exécutées avec un calme et une aisance qui paraissaient être la répétition d'un exercice avant l'examen.

C'était tout naturel. La baisse de régime du jeu des Français n'était que la conséquence d'une dépense d'efforts largement supérieure à celle consentie (et suffisante) par les footballeurs britanniques.

Mais n'est-il pas naturel, dans toute compétition sportive, que l'adversaire le plus frais, c'est-à-dire celui qui conserve la majorité de ses moyens, s'attribue le résultat?

Mais un but à zéro, c'est peu, diront les « discuteurs ». Oui, c'est peu, mais c'est un résultat chiffré qui est très au-dessous de la physionomie de la partie, surtout en prenant celle-ci après le coup d'envoi de la seconde mi-temps, car avant le repos l'avantage fut partagé.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les Ecossais manquèrent — par Liddell — un penalty justement accordé et qu'à deux ou trois reprises des shots impeccables de Reilly et Brown frappèrent les montants des buts d'Ibri!

Poussant plus loin la critique, les extra-partisans des Français diront que le seul but marqué par les Ecossais fut... un peu provoqué par une des rares erreurs commises par notre portier Ibri.

FRANCE-ECOSSE (0-1), à Colombes. Ibri fut parfait dans ses sorties et ses actions d'anticipation. Ibri, qui s'est avancé, saute et va cueillir un centre de Campbell, devant Grégoire, Reilly, Lamy et Steel, qui est presque complètement masqué.

Lucien GAMBLIN :

Admettons encore qu'Ibrir aurait pu détourner en corner le centre fait sur corner par l'ailier gauche écossais Liddel, mais alors il nous faut poser la question suivante : combien de buts ont marqué les avants tricolores ? Aucun ! Ce qui suffit à fixer le rendement de notre ligne d'attaque !

Défendre est bien. Attaquer est mieux. C'est une vérité de La Palice de dire, en football, que pour vaincre il faut marquer des buts. N'en ayant pas marqué, les Français ne pouvaient pas gagner samedi à Colombes. Et c'est là pour nous une conclusion qui, malheureusement, n'est pas encourageante en pensant au voyage à Rio de l'équipe de France.

Nous ne sommes pas seuls à penser ainsi. Nos trois sélectionneurs nous ont rejoints et ont déjà pris des mesures pour remédier, ou tout au moins essayer de le faire, à une situation qui s'est imposée : la faiblesse de la ligne d'avants de l'équipe de France.

Ils ont convoqué d'urgence au camp de Maisons-Laffitte les Girondins Mustapha, Garriga, Swiatek et le Sochallen Jacques. Ce qui laisse entendre que Dard, Hugnet, Lamy et Stappe ou Grumellon ne leur ont pas donné satisfaction.

Mais quels sont les joueurs qui se sont mis en valeur au cours d'une partie qui n'imposa pas un nombre élevé de footballeurs vedettes. Du côté écossais : le portier Cowan, l'interminable arrière Young, le demi-centre Woodburn, le « rouquin » demi-gauche Forbes, et les avants Campbell (ailier droit) et Steel (intérieur gauche) encore que ce dernier ait joué au-dessous de sa réputation internationale.

Du côté français, Ibrir, Hugnet, Marché, Cuissard, Lamy peuvent être crédités d'un bon match, sans cependant s'être élevés au tout premier plan. Nous regrettons de ne pouvoir citer aucun attaquant français, mais qui en aurait le courage ?

On s'est accordé, après la partie, à reconnaître que l'arbitrage de M. Arqué, de la Fédération espagnole, fut net, clair et autoritaire. C'est juste, mais la tâche de M. Arqué fut d'une simplicité totale, et MM. Le Poil, Pauquemberge, Tibaldi, arbitres fédéraux, en convenaient. Hommage rendu aux vingt-deux joueurs et à la compréhension de l'arbitre qui a su discerner la différence entre le tackling et le fauchage. L. G.

ROGER LAMY A GAGNÉ SA PLACE POUR RIO EN FREINANT REILLY par Roger QUENOLLE

(avant centre du Racing)

C'EST des tribunes que j'ai suivi — avec quel étonnement et anxiété — la courageuse et attachante rencontre jouée par l'équipe de France devant les remarquables techniciens que sont les footballeurs écossais de qui nous avons beaucoup à apprendre !

Notre onze s'est bien battu avec courage et volonté. Au début de la partie, j'ai cru que les tricolores allaient réussir à déborder la défense extrêmement athlétique et robuste des joueurs écossais dont la puissance et la décision m'ont impressionné.

A plusieurs reprises, j'ai « vu » la balle au fond des filets de Cowan. Hélas ! la chance n'était pas avec nous, il faut l'avouer. Car, s'il est normal que nos rivaux aient remporté un succès qu'ils ont véritablement mérité, je crois qu'il aurait été juste que les nôtres parviennent à marquer un but.

Pendant les quatre-vingt-dix minutes qu'a duré le match, j'ai observé tous les gestes de mon camarade d'équipe Roger Lamy. C'est véritablement un beau joueur. A mon avis, il a largement gagné sa place.

Et, croyez-le, je pense connaître le jeu de l'avant centre, eh bien ! le jeune Reilly n'était pas un adversaire facile à marquer. Il m'a paru très mobile et entreprenant. Ce n'est pas un homme qu'il faut laisser partir. Et, justement, le mérite de Roger a été de le freiner continuellement...

Quels beaux joueurs que ces Steel, Forbes, Liddel, Young... Ils savent manier la balle. Et quand on me dit qu'ils n'étaient pas en forme samedi à Colombes, un frisson me courre dans le dos...



Le goal du onze tricolore, Ibrir, va intercepter un centre de l'avant centre de l'équipe d'Ecosse, Reilly (invisible), dans son style personnel. Ibrir s'est avancé et il va s'emparer du ballon. A gauche, l'arrière droit français Hugnet devant Liddel.



L'arrière gauche de la formation écossaise, Cox (3), a livré à Baillot un duel qui dura pendant quatre-vingt-dix minutes. Cox devait finalement avoir le dernier mot. Devant Grumellon, au centre, il dégage de la tête, malgré Baillot, à gauche, qui allait sauter. La défense des Ecossais fut solide et athlétique.



Pas plus que son rival direct, l'ailier gauche écossais Liddell, à gauche, l'arrière droit français Huquet, qui a été désaxé, n'a pu s'emparer du ballon.



L'inter droit de l'équipe d'Ecosse, Brown, qui est tombé à terre, a shooté avec force, mais Ibrir était bien placé et il a arrêté la balle. Devant son demi centre Lamy, qui le protège efficacement contre la charge de l'avant centre Reilly (masqué), le goal de l'équipe de France se retourne vers ses buts et il va dégager.

LA VICTOIRE DU ONZE « B » A PERMIS A GASTON BARREAU D'Y VOIR (UN PEU) PLUS CLAIR



KARGU : QUATRE BUTS...

L'avant centre des Girondins, Kargu, fut la grande vedette du match joué par l'équipe de France « B » contre le Viet-Nam (5-2). Kargu marqua quatre des cinq buts de son onze et il joua une partie très brillante. Très fort dans le jeu de tête, Kargu réussit 3 buts sur « headings ».



UN "RETOUR" : LUCIANO

Le demi droit de Nice, Luciano, a fait, lui aussi, une belle exhibition sur le terrain de Nice qu'il connaît bien. Luciano, grâce à ce match, a été convoqué de nouveau et il peut faire partie du onze tricolore « A », car il est en forme. De plus, son dynamisme et son courage sont connus.



HON : IL EST ÉCARTÉ

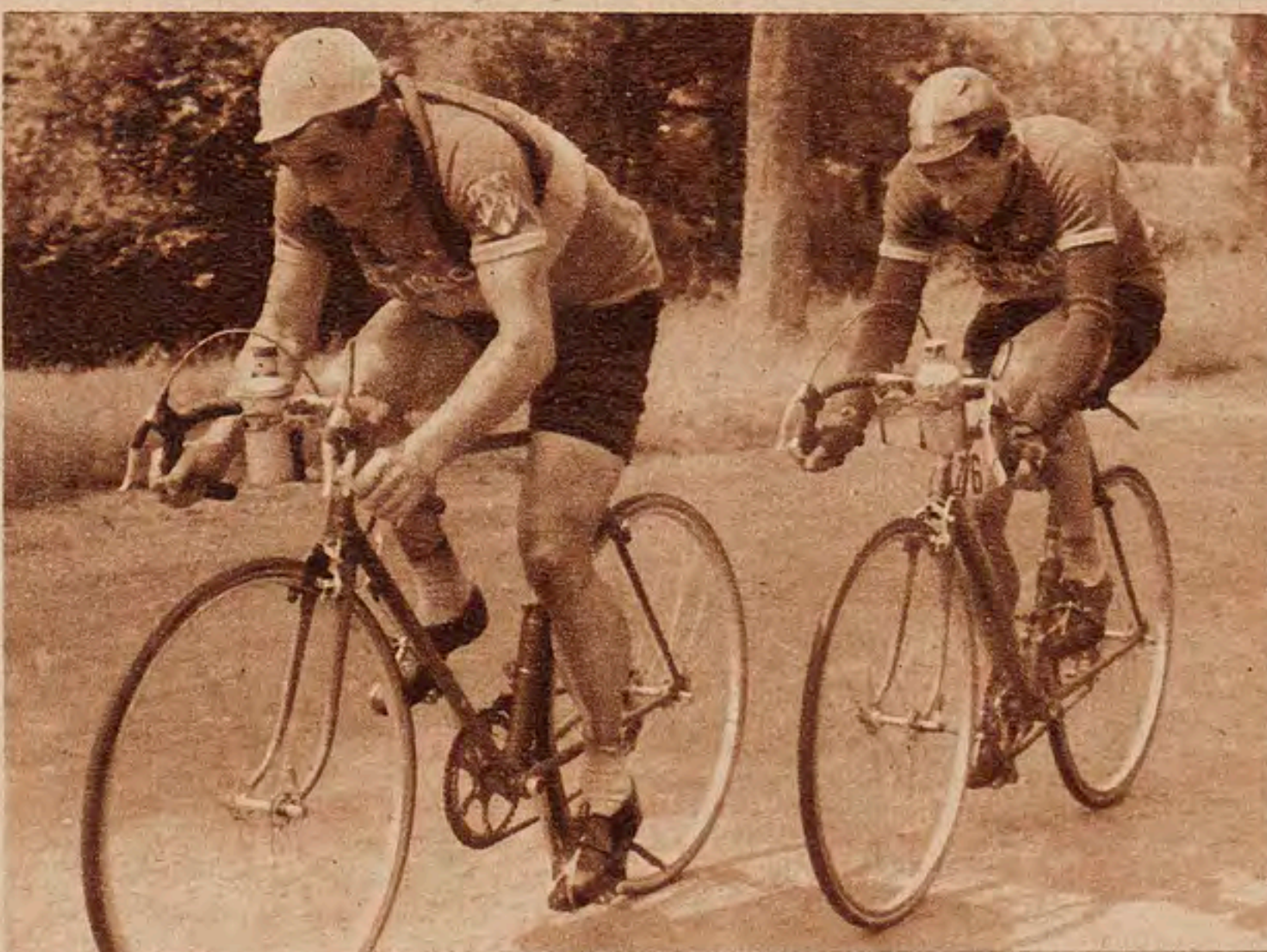
Par contre, le demi centre du Stade Français Louis Hon, dont le retour en forme paraissait pourtant certain, n'a pas fait une partie sensationnelle. Il fut moyen, et M. Gaston Barreau ne l'a pas retenu. Est-ce à dire que Louis est définitivement écarté ? Peut-être se repêchera-t-il.



Dans la première étape Paris-Nevers, le vétéran Benoît Faure s'est senti des ailes. En compagnie de L. Forlini, Sowa, Bardel il a lancé une échappée après Nemours.



→
Après la côte de Nogent-sur-Vernisson, Dominique Forlini (en tête), Redolfi, Quentin, Guégan ont rattrapé Benoît Faure, tandis que ses compagnons sont lâchés.



Le peloton a secoué son apathie, et les cinq échappés furent rapidement rejoints. Profitant d'un ralentissement, à Nevy-sur-Loire, Danguillaume et R. Queugnet s'entuent...



...pour peu de temps, un regroupement s'effectuant. C'est alors que Jean Rey lança l'attaque décisive, à la Charité-sur-Loire, avec Phélippeau, Bernard Gauthier et Dorgebray.



Dans la côte de Pougue-les-Eaux, Bernard Gauthier put se maintenir dans sa roue. Tous sprint, et B. Gauthier, qui lève le bras, l'emporte.

DES ROUTIERS ENDURCIS (SPÉCIALEMENT PRÉPARÉS) S'ALIGNERONT, SAMEDI

A la veille de la prestigieuse et presque soixantenaire doyenne qu'est la course Bordeaux-Paris, il est intéressant d'évoquer le souvenir d'un événement dont l'âge respectable donne à penser qu'il sera pour les jeunes générations une façon de révélation. Il s'agit du Bordeaux-Paris de 1893, où triompha Louis Cottureau, champion de France de... vitesse. A une époque où la diffusion du sport cycliste nous vaut une spécialisation quasi outrancière, le fait peut paraître invraisemblable.

Circonstance curieuse, il eut pour origine une discussion à la fois amicale et passionnée. Ce jour-là, à la fameuse brasserie de l'Espérance, qui servait de quartier général aux sportifs de la capitale, discourait feu Frédéric de Civry, grand oracle en la matière, puisque sacré, aux temps révolus du « grand bicycle », six fois champion de France, devenu, lors de sa retraite, un des conseillers les plus écoutés des nouvelles couches.

Toutes choses égales, d'ailleurs, disait le grand Fred, le plus vite est aussi le plus long. Si Bordeaux-Paris avait existé de mon temps, je l'aurais, moi, homme de vitesse, couru et gagné. Le bien-fondé de ma théorie peut, quand on voudra, se traduire dans la pratique. Tenez, l'exemple est à portée de ma main.

Et interpellant Cottureau, qui se trouvait à ses côtés : « Qu'en dis-tu, Louis ? », lequel répondit, avec son laconisme habituel : « Si tu veux ! »

C'est ainsi que Louis Cottureau, champion de France de vitesse sur tricycle 1888-89-90 et à bicyclette 1890, se rangea un beau matin de mai 1893, à La Bastide, sous les ordres de Maurice Martin, starter inamo-

vible, parmi les concurrents de la course Bordeaux-Paris, troisième du nom.

Un duel farouche s'engage

Peu nombreux, car l'épreuve, tant en raison de sa distance que parce qu'elle comportait des entraîneurs à bicyclette de bout en bout, paraissait alors redoutable, le champ n'en était pas moins de valeur. Deux favoris : Stéphane, vainqueur l'année précédente en battant de près d'une heure le temps de l'Anglais Mills, héros de la course inaugurale de 1891, et Jules Dubois, au palmarès particulièrement brillant.

Bien entendu, la tactique arrêtée, d'accord avec le magister de Civry, consistait à pratiquer la course d'attente, pour autant que le qualificatif puisse s'appliquer à un parcours comportant tout près de 600 kilomètres. Dès le début, elle se trouva facilitée par un accident survenu à Dubois qui, entrant en collision avec un chien, fut mis hors de combat avant les Quatre-Pavillons. Cependant, les entraîneurs de Stéphane avaient, dès le signal, assuré le train sévère qui devait, selon toute vraisemblance, amener Cottureau à demander grâce plus ou moins rapidement. Ils avaient compté sans l'invraisemblable énergie du véritable bouledogue qu'était leur adversaire. A Angoulême, Cottureau, rivié à la roue de Stéphane, signait au contrôle en même temps que lui. A Poitiers, il était encore là ; à Tours, atteint alors que la nuit était tombée, il était toujours là.

Cottureau perd contact

Alors se produisit le fait crucial, celui qui aurait pu — mieux, qui aurait dû — bouleverser la physionomie d'un duel jus-

que-là tremblant d'acharnement, mais encore incertain. Après avoir, à maintes reprises, vainement tenté de déramponner son rival, et ainsi distancé tous les autres concurrents, Stéphane donnait des signes de découragement et paraissait se résigner à attendre la défaillance que distance et durée devaient inmanquablement provoquer chez l'adversaire. Or, voici que luisait soudain à ses yeux la chance inespérée d'obtenir sur-le-champ la décision convoitée.

En effet, Cottureau, qui réfrénait depuis quelque temps déjà l'envie pressante de satisfaire un besoin naturel, dut, bon gré mal gré, profiter du court arrêt au contrôle de Tours pour s'exécuter. Dans ce but, il gagna l'arrière-salle du café où se tenait le contrôle. Ce que voyant, le soigneur-chef de Stéphane, lui laissant tout juste le temps de happer quelque nourriture au vol, remit l'homme en selle avec ses entraîneurs. Et le groupe disparut dans la nuit. Les choses se compliquèrent pour Cottureau, du fait qu'une rétention trop prolongée l'empêcha de se soulager aussi rapidement qu'il aurait voulu le faire.

C'est alors que Paul Médinger, lui aussi ancien champion de France de vitesse, toujours coureur de grande classe, conquit et exécuta, en un clin d'œil, un plan véritablement génial. Ayant rapidement mis Cottureau au courant, il abandonna le groupe pour se lancer à la poursuite des fuyitifs. Quelques kilomètres plus loin, il était sur leurs talons.

La nuit, je crois l'avoir dit, était opaque. Mettant l'obscurité à profit, Médinger se plaça sur la roue de Stéphane et, certain d'être entendu de lui, entama une conversation imaginaire avec un non moins imaginaire compagnon : « Bravo, Louis, nous

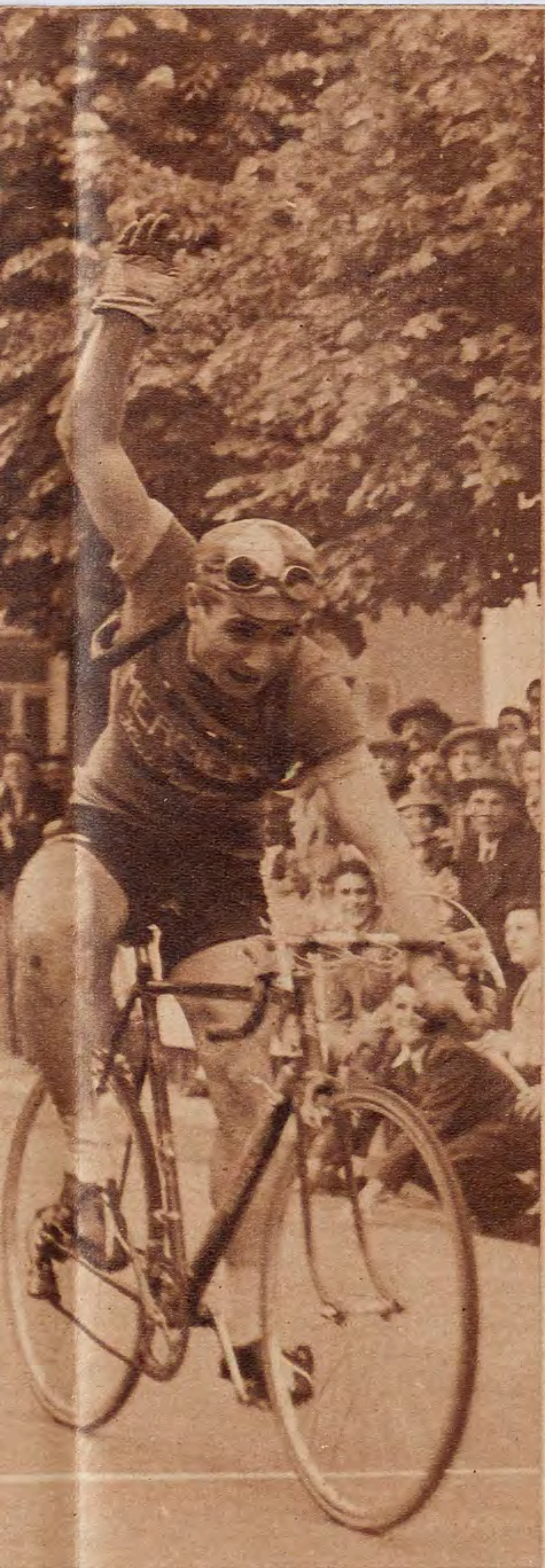
Il y a 57 ans, le LOUIS COTTEUR enlevait BORDEAUX- (devant Stéphane) avec

l'avons ; tu n'as plus qu'à rouler tranquillement pour reprendre ton souffle ». Le stratagème réussit à merveille. Persuadé que Cottureau était sur ses talons, Stéphane interrompit instantanément l'effort entamé à Tours. De sorte qu'il ne s'aperçut même pas, un quart d'heure plus tard, que son rival réintérait le peloton.

Le sprinter l'emporte

L'ultime phase de l'épreuve ne nécessite aucune description. Passionnant durant sa première partie, ce sensationnel Bordeaux-Paris allait se terminer par une longue et monotone procession. Bien qu'encore en pleine possession de ses moyens, Stéphane, qui n'avait jamais brillé par le courage, n'esquissa plus aucune réaction.

De même que les deux années précédentes, l'arrivée se faisait boulevard Mailot, devant le restaurant Gillet. Comme il était à prévoir, Cottureau, retrouvant pour l'effort final ses jambes de sprinter, l'emporta avec facilité, mais de peu ; une demi-longueur, déclara Paul Rousseau, qui ju-



Bernard Gauthier attaqua sèchement, et seul. Tous deux se présentèrent ensemble au sprint, l'emporta facilement de trois longueurs.



Cinquante secondes après le vainqueur, le peloton se présentait sur la route de Nevers. D. Forlini (au centre) remportait le sprint pour la place de 5^e devant Mollin et Amano (à dr.). On reconnaît, au centre, Dupont (casqué) ayant à ses côtés Coste.

BERNARD GAUTHIER RÉCOMPENSÉ...

NEVERS. — La première étape, Paris-Nevers, du 13^e Paris-Saint-Etienne, rendue pénible par un violent vent d'ouest et quelques bonnes averse, a été excessivement animée. Rien de comparable avec celle de l'an dernier, qui avait jeté quatre-vingts hommes au sprint sur Nevers.

Dès le troisième kilomètre, la bataille était déclenchée par Caffi, Danguillaume, Lajoie, Barrère, Meneghetti, Hordelalay et Bignon. Cette fugue se terminait au 27^e kilomètre. Une autre attaque était lancée au 52^e kilomètre par « grand-père », Benoit Faure, Louis Forlini et deux régionaux, Sows et Bardel.

Regroupement... et Rey provoque la décision

Le peloton ne réagissant pas, ce quatuor possédait 2' 10" d'avance à Souppes (72^e kilomètre). Bardel, lâché sur crevaisson, ses trois compagnons étaient heureux de recevoir l'aide de Guégan, Dominique Forlini, Redolfi et Quentin, au 117^e kilomètre.

Trente kilomètres plus loin, tout rentrait dans l'ordre. Mais le calme ne régnait pas longtemps. Au 155^e kilomètre, Queugnet et Danguillaume s'enfuyaient à toute allure. Les deux « Lionceaux » étaient rejoints au 172^e kilomètre par Antonin Roland, Moineau, Chapatte, Zaaf, Quentin, Dominique

nard Gauthier l'emportait d'une longueur sur le poulain de Nancy. Redolfi finissait avec vingt mètres d'avance sur le peloton que Dominique Forlini réglait au sprint, 49" après le vainqueur.

Bernard Gauthier est bien épaulé

Antonin Magne a remporté un nouveau succès en classant Bernard Gauthier premier, Redolfi quatrième, Dominique Forlini cinquième, Mollin sixième, Desbats, Rey, Baldassari, Barrère huitièmes ex-æquo.

Des quelques Belges au départ, Mollin, au coup de pédale retrouvé, et Geus ont été les meilleurs, bien que très effacés. Van Dormael, malade, et De Simpelaeere, Van Herzele, Mathys ont été inexistantes. Idée a été à l'ouvrage tout le jour, Danguillaume très bien, de même que Dominique Forlini, Redolfi, Desbats, Moineau, Queugnet, Caffi, Coste, Piot, Jacques Dupont, Amano et Berton.

Farmi les malchanceux, citons : Creton, Lajoie, Pawlisiak, Guégan, Huguet, René Lauck.

Bernard Gauthier, cette fois, a attaqué au bon moment pour endosser, à Nevers, un beau maillot jaune bien mérité, un maillot jaune qu'il s'est juré, avant de s'endormir, de conserver jusqu'à Saint-Etienne.

De l'un de nos envoyés spéciaux :

René MELLIX

Forlini, Coste, Dupont, Desbats, Redolfi, Thuayre. L'échappée prenait fin au 193^e kilomètre.

Peu après le 200^e kilomètre, Jean Rey allait « faire » la décision. Le champion de France démarrait avec l'intention de monter la côte de Pougues à sa main. Le jeune Rochelais, Jean Philippeau, révélation de la journée, se lançait à sa poursuite, entraînant dans son sillage Bernard Gauthier et Dorgebray.

Au cours de l'ascension de Pougues, Bernard Gauthier et Dorgebray déposaient Rey et Philippeau. Ce dernier allait s'accrocher courageusement pour prendre la troisième place. Au sprint, mené par Dorgebray, Ber-

MEDI, AU DÉPART DU « DERBY », MAIS...

le champion de France de vitesse

COTTEREAU

AUX-PARIS au sprint

) avant de s'évanouir !

par Victor BREYER

geait l'arrivée. Passé le poteau symbolique, le vainqueur s'écroula littéralement, et il fallut le transporter en voiture à l'hôtel, cependant proche, où il avait élu domicile.

Le héros de la surhumaine randonnée ne voyait celle-ci que comme dans une sorte de rêve, dont les détails semblaient s'être évanouis. Lui ayant demandé s'il aurait pu s'accrocher encore longtemps à son rival, il me répondit : « Jusqu'au moment où je serais tombé mort ». Et à mon ultime question : « Recommenceriez-vous ? », la réponse fusa : « Jamais ! »

De fait, si Cottureau se produisit encore après son extraordinaire Bordeaux-Paris, ce fut uniquement sur piste. Il a disparu, emporté par une douloureuse maladie, une dizaine d'années après avoir pris sa retraite, sans qu'on l'ait revu au départ d'une course sur route. Il est des exploits qui ne se rééditent point...



Le classement à Nevers

1. Bernard Gauthier, 5 h. 38' 40"; 2. Dorgebray, m.t.; 3. Philippeau, 5 h. 39'; 4. Redolfi, 5 h. 39' 27"; 5. Forlini, 5 h. 39' 29"; 6. Mollin, m.t.; 7. Amano, m.t.; 8. ex æquo Desbats, Moineau, Meneghetti, Macorig, Rey, Pividori, Dupont, Quentin, Baldassari, Cassagne, Queugnet, Idée, Thuayre, Caffi, Danguillaume, De Muer, Piot, Coste, Manuel, Quercy, Geus, Bonnaventure, Barrère, tous même temps que Forlini; 31. Goussot, 5 h. 40", etc...

LE DOSSARD «13» M'A PORTÉ BONHEUR

par BERNARD GAUTHIER

NEVERS. — Enfin, je la tiens cette victoire que je recherchais depuis si longtemps. J'ai fait le maximum pour m'octroyer ce maillot jaune, le premier que j'endosse de ma carrière.

Je vais essayer de le conserver à Saint-Etienne.

Les cent premiers kilomètres, avec départ sous la pluie, ont été pénibles. C'est pourquoi je suis resté caché dans le peloton. « Tonin » m'avait indiqué l'endroit où, peu avant Pougues, il fallait attaquer. Rey m'a devancé, mais lorsque j'ai vu Philippeau « déboucher », je n'ai pas hésité une seconde. J'ai monté toute la côte avec 50 x 17. Seul Dorgebray a pu me suivre.

Dans ce treizième Paris-Saint-Etienne, le dossard numéro 13 m'a porté bonheur. Si seulement cette victoire pouvait inciter Jean Bidot à modifier le jugement défavorable qu'il a à mon endroit !

(Recueilli par R. M.)

1^{er}

PNEUS HUTCHINSON

qui gagne
la 1^{re} étape de
PARIS-S^t-ÉTIENNE
avec
BERNARD GAUTHIER
sur cycle Mercier

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

Adressez vos questions, 124, rue Reaumur, Paris

M. J. BOUVIER, Collège de Pontigny (Yonne). — 1° Nous ne communiquons pas les adresses personnelles. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre. 2° Appel est en meilleure forme que Baratte. 3° Zeeman est un des meilleurs goals européens.

M. J. de BEAULIEU, Versailles (Seine-et-Oise). — 1° Voici le palmarès du Tour d'Epagne : 1935 et 1936 : Deloor; 1941 et 1942 : Berrendero; 1945 : Rodriguez; 1946 : Langarica; 1947 : Van Dyck; 1948 : Ruiz. 2° Voici le palmarès du Challenge Desgrange-Colombo : 1948 : Schotte; 1949 : Coppi.

M. Jean CHATELIER, Collège de Sillac, Angoulême (Charente). — Nous ne pouvons, par correspondance, diriger votre entraînement. Nous vous conseillons de vous inscrire dans un club de votre région.

MM. Jean et Edmond D., Bry-sur-Marne (Seine). — 1° Adressez-vous au Fronton de Paris, 2, quai du Point-du-Jour, Paris. 2° La saison de pelote basque, dans la capitale, a commencé depuis quelques semaines.

M. François FRIANT, 47, rue Finkwiller, Strasbourg. — Votre désir nous paraît difficilement réalisable. Nous tenterons pourtant de vous donner satisfaction.

M. Marius GEORGES, 37, route de Crémieu, Villeurbanne (Rhône). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Benjamin INDOH BAUCOT, C.C.S.O., B. P. 70, Brazzaville (Moyen Congo), A. E. F. — 1° En France, les arbitres portent généralement une culotte de sport noire et une chemise blanche. 2° Nous vous recommandons la lecture de « Les 17 lois du football ». Ce livre est en vente à la Librairie des Sports, 10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.

M. H. JEFFROY, Saint-Denis. — Voici le palmarès du championnat du monde sur route amateurs : 1921 : Skold (Suède); 1922 : Marsh (Angleterre); 1923 : Ferrario (Italie); 1924 : Leducq (France); 1925 : Hoevansers (Belgique); 1926 : Dayen (France); 1927 : Aerts (Belgique); 1928 : Mara (Italie); 1929 : Bertolazzi (Italie); 1930 : Martano (Italie); 1931 : Hansen (Danemark); 1932 : Martano (Italie); 1933 : Egli (Suisse); 1934 : Pellensers (Hollande); 1935 : Mancini (Suisse); 1936 : Buchwalder (Suisse); 1937 : Leoni (Italie); 1938 : Knecht (Suisse); 1946 : Aubry (France); 1947 : Ferrari (Italie); 1948 : Snell (Suède); 1949 : Faanhoff (Hollande).

Mlle Denise KOENIG, 22, avenue Paul-Vaillant-Couturier, La Courneuve (Seine). — Nous avons transmis votre courrier.

M. G. LOHAYE, Collège technique d'Agén (Lot-et-Garonne). — Le dernier championnat de France de saut en longueur, sans élan, a été disputé en 1920. Les bons sauteurs franchissaient entre 3 mètres et 3 m. 20. 2° De Harder n'est pas Français.

M. MINODIER, Lyon. — Le Stéphanois Ferry est naturalisé. Il a d'ailleurs été retenu dans l'équipe de France B.

M. Pierre MERLET, Collège François-Viète, rue Rabelais, Fontenay-le-Comte (Vendée). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. René PINEL, avenue du Général-Leclerc, Puy-laurans (Tarn). — Les organisateurs du Tour de France envisagent la formation d'une équipe nord-africaine. Ils étudient la question.

M. Henri PIVELLE, Souvigné (Charente). — 1° Il n'y a pas de recordman du monde de ski. 2° Après sa victoire sur Steve Belloise, le 1er mai à Montréal, Laurent Dauthuille a réaffirmé ses droits au titre de challenger de Jake La Motta. 3. Robert Villemain sera jugé le 5 juin, à Philadelphie, devant Ray Sugar Robinson.

M. R. QUENNEHEM, Douriez (Pas-de-Calais). — 1° En 1944, Lucien Teisseire a enlevé Paris-Tours devant Gauthier et Thiéard. 2° Lucien Teisseire est né le 11 décembre 1919 à Saint-Laurent-du-Var (Alpes-Maritimes). Il mesure 1 m. 79 et pèse 81 kilos.

M. Roger R., Lille. — 1° Les six-jours de Gand n'ont pas été disputés en 1930. 2° Voici le palmarès des six-jours de Gand : 1928 : Egg-Marcel Buyse; 1929 : Lucien Buyse-Standaert; 1934 : Al. Persyn-Verchelden; 1935 : Van Hevel-Debaets; 1936 : Debaets-Thollembeek; 1937 : Dewolf-Hellebaut. Les six-jours de Gand ne se sont pas disputés d'une manière régulière depuis 1927.

MM. B. SARROILLER et R. SCHLEGEL, Constantine. — Voici un classement des poids moyens mondiaux : 1. Dauthuille; 2. Jake La Motta; 3. Dave Sands; 4. Villemain; 5. Mitri; 6. Graziano; 7. Art Towne; 8. Steve Belloise; 9. Carl Olson; 10. Lee Sala.

M. André THIENNOT, Pinay (Aube). — Une moyenne de 32 kilomètres-heure, sur 75 kilomètres, est fort honorable pour un garçon de 15 ans.

Mlle Monique LE THUAL, rue Saint-Guillaume, Pleurtuit. — Nous avons transmis votre courrier.

Un lecteur de « But et Club ». — 1° Le fait d'avoir un appareil dentaire ne gêne pas la pratique du sport cycliste. 2° Oui, cette méthode est bonne.

Un admirateur de Marcel Cerdan. — 1° A dix-huit ans, Marcel Cerdan était un poids welter. Il pesait 66 kg. 2° S'il rencontrait aujourd'hui Tibério Mitri, Laurent Dauthuille, qui a beaucoup progressé, pourrait fort bien prendre sa revanche. 3° Kid Gavilan a été un adversaire difficile pour Robert Villemain.

LES RÉVÉLATIONS DE "TOTO" GRASSIN

J'AI GAGNÉ DES MILLIERS DE DOLLARS AUX U. S. A., OU JOHN CHAPMAN M'A FAIT TRIOMPHER OU PERDRE A SA CONVENANCE !

UN beau jour, j'ai découvert l'Amérique...

Ca n'a pas été sans mal. Je ne voulais absolument rien savoir pour quitter ma villa de Maisons-Laffitte, mes bons camarades d'entraînement Mulon et Travaden, mon public du Parc des Princes et du Vel' d'Hiv'.

Ceux qui, directement ou indirectement, étaient intéressés à mon départ tentaient de faire fléchir ma volonté bien ancrée de ne rien écouter.

Pourtant, j'ai dû capituler. Mettez-vous à ma place...

C'était pendant les Six-Jours de Paris 1926 que je subis l'attaque la plus sérieuse, le « knock out » en somme. J'étais venu en spectateur, curieux de retrouver une ambiance que j'aimais particulièrement. Et pas du tout pour y rencontrer le promoteur américain John Chapman, l'homme qui faisait la pluie et le beau temps sur toutes les pistes du Nouveau Monde, une sorte de « empereur du vélo » autour duquel tournaient, en quête d'un contrat, tous ceux que l'Amérique attirait. Plusieurs fois déjà, j'avais été contacté et toujours ma réponse avait été négative.

Trois cents dollars... et huit fois par semaine

Qu'avais-je besoin de m'exiler à une époque où je n'avais qu'à me baisser pour ramasser les contrats à la pelle. Je gagnais ma vie... royalement, sans autre souci que de me maintenir en forme et de bien m'entendre avec Léon Didier. J'aurais voulu que cette situation durât indéfiniment. J'avais sur le dos un maillot de champion du monde de demi-fond. Tout me souriait. A quoi bon aller chercher plus loin un bonheur que j'avais sous la main ?

Mais Chapman, lorsqu'il avait quelque chose en tête, n'était pas homme à se décourager parce qu'un jeune Français se refusait obstinément à comprendre son intérêt.

Il avait pris pour interprète mon ami Clarence Carman qui était en train de devenir un remarquable entraîneur.

Son français était tordant. — Toto, me dit-il, Chapman veut vous sur son piste. Combien vous demande ?

Comme il n'aurait pas dans mes intentions d'accepter, je lâchais un chiffre astronomique pour l'époque.

— Trois cents dollars par course.

J'imaginai que Chapman allait me traiter de fou ou de prétentieux et me tourner le dos, ce qui aurait bien fait mon affaire et aurait stoppé net toute discussion.

Je pris un petit air détaché tandis que nos deux Américains commentaient en anglais (dont je ne comprenais un traitre mot) ma réponse.

— C'est trop cher, dit enfin Carman. Toto vous sait pas que vous pouvez courir tous les soirs pendant six mois. Chapman pense 250 dollars, c'est une belle proposition.

— Non. C'est trois cents dollars ou rien du tout. D'ailleurs, je ne tiens pas du tout à courir en Amérique. Et puis, j'ai mon titre à défendre cet été.

Chapman grommela quelques paroles, eut un vague sourire à mon adresse et s'en fut.

Je venais de refuser une fortune.

Le lendemain, Chapman revint à la charge sous la forme du jovial Bob Spears, un des plus grands sprinters que le cyclisme ait jamais connus.

— Vous devriez accepter, me dit-il. Chapman est prêt à couper la poire en deux. 250 dollars par course, mais 300 si vous gagnez.

Je n'eus pas le courage de refuser un tel pactole et j'apposai bientôt ma signature sur un contrat qui allait faire de moi un stayer à la manière américaine. C'est-à-dire un bien curieux bonhomme.

Léon Didier était furieux

Il n'était pas question d'emmener mon entraîneur Léon Didier et cela me chiffonnait un peu. Mais la formule du demi-fond américain était nettement différente de celle qui avait cours sur les pistes françaises. Il y avait là-bas un escadron d'entraîneurs payé par la direction et ces

entraîneurs étaient tirés au sort avant chaque épreuve. Léon Didier était furieux de me perdre, même pendant quelques mois.

— Tu vas voir, Môme; tu vas le regretter ton voyage, disait-il, en me jetant des regards furibonds. Je les connais, moi, les Américains... Tu n'as pas fini d'en voir là-bas. Tu vas gâcher ta carrière, tout ça pour quelques dollars. Ah ! misère... J'aurais mieux fait de ne jamais m'occuper de toi.

Et, un beau matin d'avril, je quittai la douce France à bord du *Leviathan*.

Léon Didier, toujours fâché, n'avait pas voulu m'accompagner à Cherbourg.

J'avais le cœur gros de ne pas avoir emmené ma femme.

— Tu me feras venir, si tu trouves à nous loger correctement, avait-elle décidé. Et puis surtout si tu ne trouves pas la cuisine à ton gré.

Pour les Américains j'étais trop maigrelet

La statue de la Liberté, la rade de New-York avec les gratte-ciel en toile de fond. Le remue-ménage des grandes artères new-yorkaises. J'étais un peu abasourdi et j'ouvrais des yeux comme des soupapes. En organisateur consciencieux et connaissant bien son métier, Chapman avait fait venir le ban et l'arrière-ban de la presse sportive pour accueillir le champion du monde de demi-fond qui venait s'attaquer aux vedettes américaines.

Mon arrivée déclenchait quelques sourires ironiques lorsqu'ils surent que le champion tant attendu et tant prôné c'était ce petit bonhomme aux joues creuses, tout maigrelet et tout intimidé par un pareil déploiement de cameras et d'appareils photographiques.

C'est bien vrai que je ne payais pas de mine. Mais qu'allaient-ils dire lorsqu'ils allaient s'apercevoir que j'avais des mollets de coq et des petits biscoteaux de rien du tout ?

Un Français présent, Gene Michel, qui devait, par la suite, devenir un de mes bons amis, me traduisit la déception des journalistes yankees :

— Ils vous trouvent trop petit. Ils vous charient même un peu. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? L'essentiel serait de leur prouver que vous marchez.

Le vélodrome de New-York où devait se dérouler ma première course était une piste ayant assez bien le dessin de Grenelle.

Six tours au « mile », soit un peu plus de 250 mètres. Les motos d'entraînement étaient des Indian, commerciales, auxquelles un rouleau avait été adapté. Un rouleau très près de la roue arrière. Il devait y avoir de l'abri derrière ces engins !

Quinze victoires en quinze jours, puis plus rien

Tout se passait à la bonne franquette. Les entraîneurs n'étaient nullement surveillés tandis qu'ils se préparaient et, de ce fait, tous les truquages leur étaient permis.

Ma première course eut donc lieu. J'avais pour entraîneur un certain Jimmy Hunter qui passait là-bas pour le plus roublard des spécialistes. Lorsque je descendis de vélo après avoir gagné sans trop de peine, il était radieux.

— Vous êtes plus fort que tous ces garçons, me dit-il en un français baroque. Nous allons gagner beaucoup de courses chaque fois que nous serons ensemble.

J'en gagnai quinze à la file.

Quinze... en quinze jours... Quelle vie. Je n'avais pas le temps de respirer. New-York, Boston, Providence, Revere Beach... Tous nos déplacements s'effectuaient en voiture et je n'avais jamais besoin de m'entraîner. La compétition journalière suffisait à me maintenir en forme.

Une « cuisine » peu à mon goût

Je m'étais fait un ami du « chef de piste » Jack Neville, un vieil Américain aux cheveux gris, qui était le bras droit de Chapman. Il n'avait pas oublié le geste

(intéressé) que j'avais eu le jour de mon arrivée en lui apportant en cachette (c'était l'époque de la prohibition) trois bouteilles de cognac qu'il adorait.

Un « chef de piste », c'était un monsieur respecté en ce temps-là sur les vélodromes américains. C'était en quelque sorte un metteur en scène, un régisseur de ballet. Pendant les « Six-Jours », c'était lui qui donnait l'ordre aux coureurs de démarrer et de faire du spectacle de telle heure à telle heure et son influence jouait également dans les courses de demi-fond mais de façon plus mystérieuse. Je devais m'en apercevoir par la suite.

J'avais loué, avec mes amis Wynsdau et Mouton, une petite maison en bois; l'un faisait les commissions, l'autre la vaisselle, et moi... la cuisine.

Mais, en fait de « cuisine », je ne devais pas tarder à en découvrir une qui n'était pas tout à fait à mon goût.

Ma série de victoires avait plu tout d'abord. Le public américain avait semblé heureux de constater que le représentant du Vieux Monde était bien un vrai coureur, capable de fournir un spectacle de choix.

Mon ennemi mortel : Franco Giorgetti

Puis, peu à peu, mes victoires commencèrent à le lasser. Ça ne devenait plus drôle. D'autant plus que la majeure partie de ce public était formée d'Italiens qui venaient là pour encourager leurs favoris Madonna et Franco Giorgetti (aucun rapport avec le Niçois Alvaro Giorgetti que les Parisiens connaissent bien). Je m'étais fait de Giorgetti un ennemi mortel et la raison vaut d'en être expliquée. Un jour que je ne participais pas à la même épreuve que lui, je l'avais vu enlever une course et passer ses adversaires les mains en haut du guidon, en sifflant ou en s'esclaffant. J'avais trouvé ce geste méprisant peu digne d'un sportif et je n'avais pu lui cacher ce que je pensais de lui.

— Tu n'auras jamais l'occasion de m'en faire autant, lui avais-je dit à sa descente de machine. Moi, tu me trouveras toujours sur ton chemin, car je n'aime pas les prétentieux.

Ce fut le début d'une guerre acharnée. Car, effectivement, Giorgetti eut souvent maille à partir avec moi. Je savais rager sur un vélo et je lui ai fait perdre bien des courses sans les gagner moi-même, tant je goûtais peu ses rodomontades. Naturellement, le public italien m'avait pris pour son souffre-douleur, m'injuriant, me montrant le poing, menaçant de me faire mon « affaire » à la sortie.

Mais j'étais blindé contre ces sortes de manifestations.

L'important pour moi était de savoir que chaque réunion augmentait un peu plus mon pécule. Je dépensais sans compter, roulais voiture, ne me privais de rien. Mais je ne parvenais pas à dépenser chaque semaine plus que le tiers d'un seul de mes huit contrats hebdomadaires.

Car je courais huit fois par semaine, une des pistes organisant des nocturnes.

Je m'étais payé, pour 125 dollars, un cabriolet bleu « Chrysler »; le roi n'était pas mon cousin. Tout allait bien... sauf que je ne gagnais plus de courses. Tout en pédalant cependant tout aussi bien que quelques semaines auparavant.

Que s'était-il donc passé ? Oh, rien de bien extraordinaire aux Etats-Unis. Il ne fallait plus que je gagne, voilà tout.

Quand l'entraîneur fait « sa » course

C'était simple comme bonjour et si facilement réalisable. Voilà comment ça se passait. Dès les premiers tours de l'épreuve et comme je me sentais le plus souvent en verve, je décidais d'attaquer celui qui se trouvait devant moi. Selon l'humeur de mon entraîneur et non selon ma forme, je passais ou je ne passais pas.

J'avais beau crier « allez », mon pacemaker impassible ne vissait sa poignée de gaz que si la chose lui chantait.

Et je me voyais dans l'obligation de me replacer alors que j'avais dans les jambes des kilos de dynamite.

La première fois que pareille mésaventure m'était arrivée, j'étais descendu de vélo en fureur.

— Où sont les commissaires? Je porte plainte... j'ai été « arrangé »...

Autour de moi, on souriait sans répondre.

Quelqu'un me désigna quand même, près du perchoir des officiels, le placide Frank Kramer, ex-dieu de la vitesse pure, qui, le cigare à la bouche, écouta distraitement mes protestations, haussa les épaules et me tourna le dos.

J'étais hors de moi. Pour un peu, je me serais battu. Mais j'étais aussi impuissant qu'un bébé au berceau. Que pouvais-je faire? A qui me plaindre, puisque les officiels eux-mêmes se désintéressaient de la régularité des courses?

Par la suite, ce fut pire encore. L'entraîneur que le sort me désignait ne tenait plus aucun compte de ce que je pouvais bien lui crier, il faisait « sa » course, tout simplement, ou plutôt celle qui lui avait été dictée par la direction du vélodrome. Et, lorsque je criais trop fort, lui montrant le poing et faisant comprendre au public que j'avais la volonté d'attaquer mais que je ne pouvais rien faire par la faute de mon entraîneur, ce dernier, pour se venger, vissait subitement, me « sortant » inmanquablement de son sillage. Puis, au lieu de m'attendre, il me prenait un tour, me retrouvant devant lui un peu plus loin. Une vraie mascarade!

Pas droit à la parole

Et le public, lui, riait de ce bon tour ou ne comprenait rien. A Paris, un entraîneur qui se serait permis de jouer un jeu aussi dangereux aurait été mis bien vite à la porte du vélodrome. Parfois, mon entraîneur d'un jour, roulant en coude à coude avec un adversaire, tenait avec l'entraîneur de ce dernier de longs conciliabules dont je ne comprenais pas, évidemment, un traître mot. Car, même si j'avais eu une connaissance parfaite de la langue anglaise, cela n'aurait pas suffi à me faire comprendre l'argot yankee qu'ils utilisaient à la perfection.

J'avais bonne mine. Les jours passaient et, petit à petit, ma colère fit place à une espèce de fatalisme.

A quoi bon se battre contre des moulins à vent? J'avais bien l'air d'un Don Quichotte, moi, pauvre idiot, qui m'imaginais qu'il suffisait d'être le plus fort pour gagner.

Un jour, j'eus, dans ma cabine, la visite de Jack Neville.

Il m'aimait bien, Jack Neville. Pas seulement à cause du cognac, mais aussi parce que je crois qu'il comprenait mon désarroi.

Vous gagnez bien votre vie... Alors?

Il m'avait surnommé « Petit Cheval ». Je savais pertinemment qu'il était celui qui, avec Chapman, tirait les ficelles de ce consortium, de ce cirque où le sport n'était qu'un vain mot, mais je ne lui en voulais pas. Peut-être, après tout, aurait-il préféré, lui aussi, des courses régulières.

Il entra, ferma la porte, parla de choses et d'autres. Son français était suffisant pour être compris.

— Je crois, me dit-il, que vous êtes en train de faire des bêtises. A quoi bon toutes ces colères pour une course perdue ou une attaque qui rate à cause d'un entraîneur? On vous aime bien ici, mon petit cheval. Regardez, le public vous adore, surtout quand vous êtes battu. Qu'avez-vous besoin de plus? Vous gagnez beaucoup d'argent, n'est-ce pas? Et puis, vous comptez peut-être revenir encore l'an prochain? Alors? Soyez raisonnable et laissez faire, vous n'aurez pas à vous en repentir. Soyez aveugle et sourd-muet, passez à la caisse et tout ira bien. Vous comprenez...?

Si je comprenais... Si je n'avais pas été d'accord, rien n'aurait pu changer. Il valait mieux en prendre mon parti.

C'est exactement ce que je fis. Cette année-là, ni celle d'après, je n'ai pas été champion d'Amérique. Et je n'ai jamais pu parvenir à enlever une de ces magnifiques coupes enchassées de diamants qui étaient la récompense d'une quelconque « Roue d'Or ». C'était si facile de battre Toto Grassin, en Amérique.

Que de fois, je me suis dit, tandis que je rongais mon frein dans le sillage d'un entraîneur indifférent à mes cris:

— Ah! si seulement j'avais Léon Didier devant moi, on rigolerait un peu...

Prochainement

Un champion du monde de demi-fond m'a payé sa victoire... par voie d'huissier



Jeudi dernier, a été donné, à Milan, le départ du 33^e Tour d'Italie, réunissant, outre tous les champions transalpins, un bon nombre d'étrangers. Avant le départ, la caravane est rassemblée sur la place du Dôme, devant une foule dense.



J. ROBIC ATTEND SON HEURE, AU TOUR D'ITALIE

Le départ du Tour d'Italie a été donné le 24 mai à Milan. Il s'achèvera le 13 juin, à Rome. La première semaine de l'épreuve, qui vient de se terminer, si elle a vu la déroute des Français de René Vietto, a, par contre, montré un Jean Robic en belle forme, attentif aux moindres faits et gestes de Fausto Coppi et Gino Bartali, comme eux, désireux de ne pas produire d'efforts prématurés, afin de ne pas compromettre ses chances finales. Le Breton a de chauds supporters en Italie et ses dirigeants de la « Viscontea » sont persuadés qu'il peut l'emporter. C'est vendredi prochain, dans les Dolomites, entre Vicenza et Bolzano, que Robic se battra à la mort contre Coppi et Bartali.





Le Tour d'Italie n'est encore actuellement que dans sa phase préliminaire. Dans l'attente des Dolomites, les grands champions restent noyés au sein du peloton, souvent compact.

"IL FAUT ÊTRE SAGE JUSQU'AUX DOLOMITES" déclare Jean Robic à notre envoyé spécial Jean Christin

TURIN. — Depuis le départ de Milan, Jean Robic n'a pas lâché Fausto Coppi et Gino Bartali d'une semelle. Aussi, « Biquet » se montre-t-il très content de lui jusqu'à maintenant. Il nous le disait encore dimanche soir, après l'arrivée à Turin.

— Jamais je n'ai eu à forcer. Ce n'est pourtant pas l'envie de m'échapper qui m'a manqué. J'aurais aimé voir la réaction de Fausto et de Gino. Finalement, je me suis retenu et c'est mieux ainsi. Il fallait être sage jusqu'aux Dolomites. Là, la vraie bataille du Giro commencera.

« Il faudra être prêt; je le serai. Ces premières étapes m'ont rodé et m'ont fait un bien énorme. Je suis à même de résister aux attaques des deux champions italiens. »

Sur sa forme présente, sans un coup dur, Robic doit avoir bonne tenue dans la montagne italienne, et si Coppi et Bartali se marquent étroitement, peut-être le Breton profitera-t-il, à son avantage, de cette situation.

Mais, s'il tient à faire un bon Tour d'Italie, s'il s'est promis

F. Coppi garde le sourire.



de finir en bonne place et de tenter de se classer entre Coppi et Bartali, Jean Robic n'en oublie pas pour autant le Tour de France et, chaque jour, pour ne pas dire chaque heure ou chaque minute, il y songe ou en parle.

Il parle également d'abandonner la route pour la piste, rapidement. Mais c'est une autre histoire...

Les autres Français du Giro d'Italia affichent également un bon moral, en général tout au moins.

Apo Lazarides nous a précisé qu'il a encore besoin de quelques étapes afin de se mettre complètement dans le « bain ». Pierre Cogan exprime le même désir. Lucien Lazarides se plaint d'être trop gras. Nello Lauredi reste calme, peu bavard, mais il semble que l'on puisse vraiment lui faire confiance de plus en plus. Lucien Teisseire estime : « Ça va de mieux en mieux. » Enfin, Emile Teisseire et José Beyaert cherchent encore le coup de pédale.

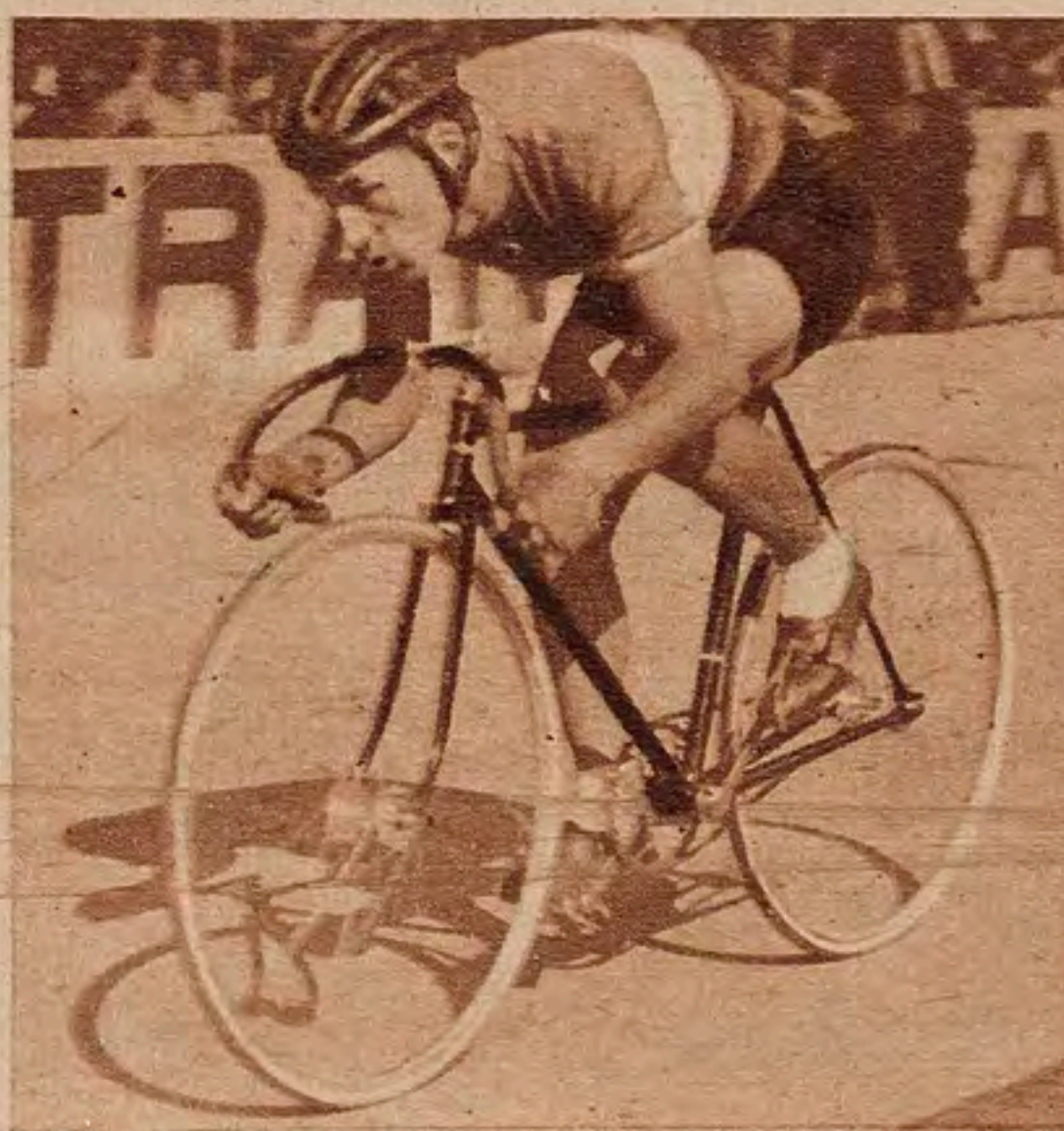
BEVILACQUA

a gagné l'étape Livourne-Gênes sur bic. WILLER-TRIESTINA

Gino Bartali est inquiet.



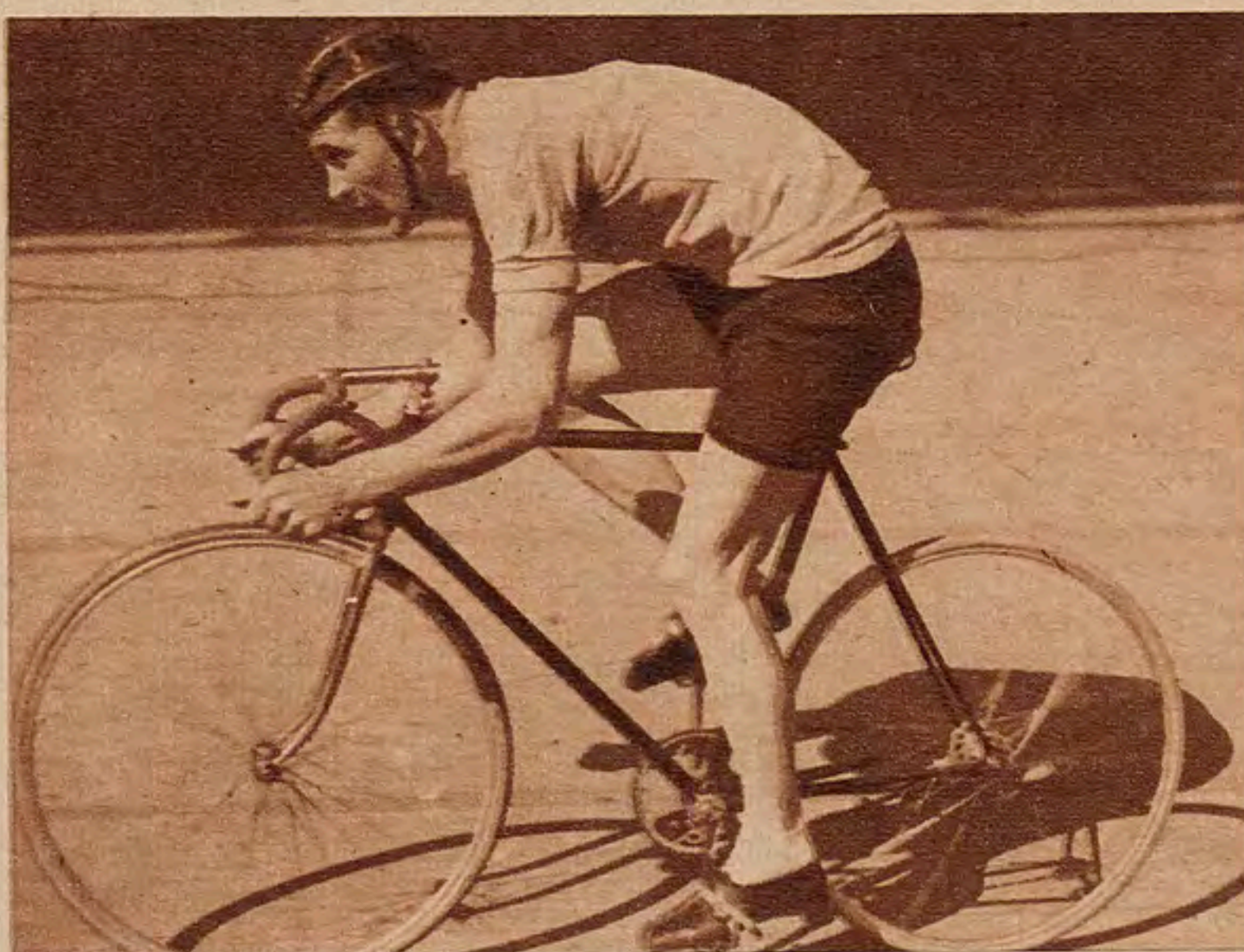
4 POURSUITEURS A LA CONQUÊTE DU TITRE NATIONAL SUR LA PISTE DU BLANC



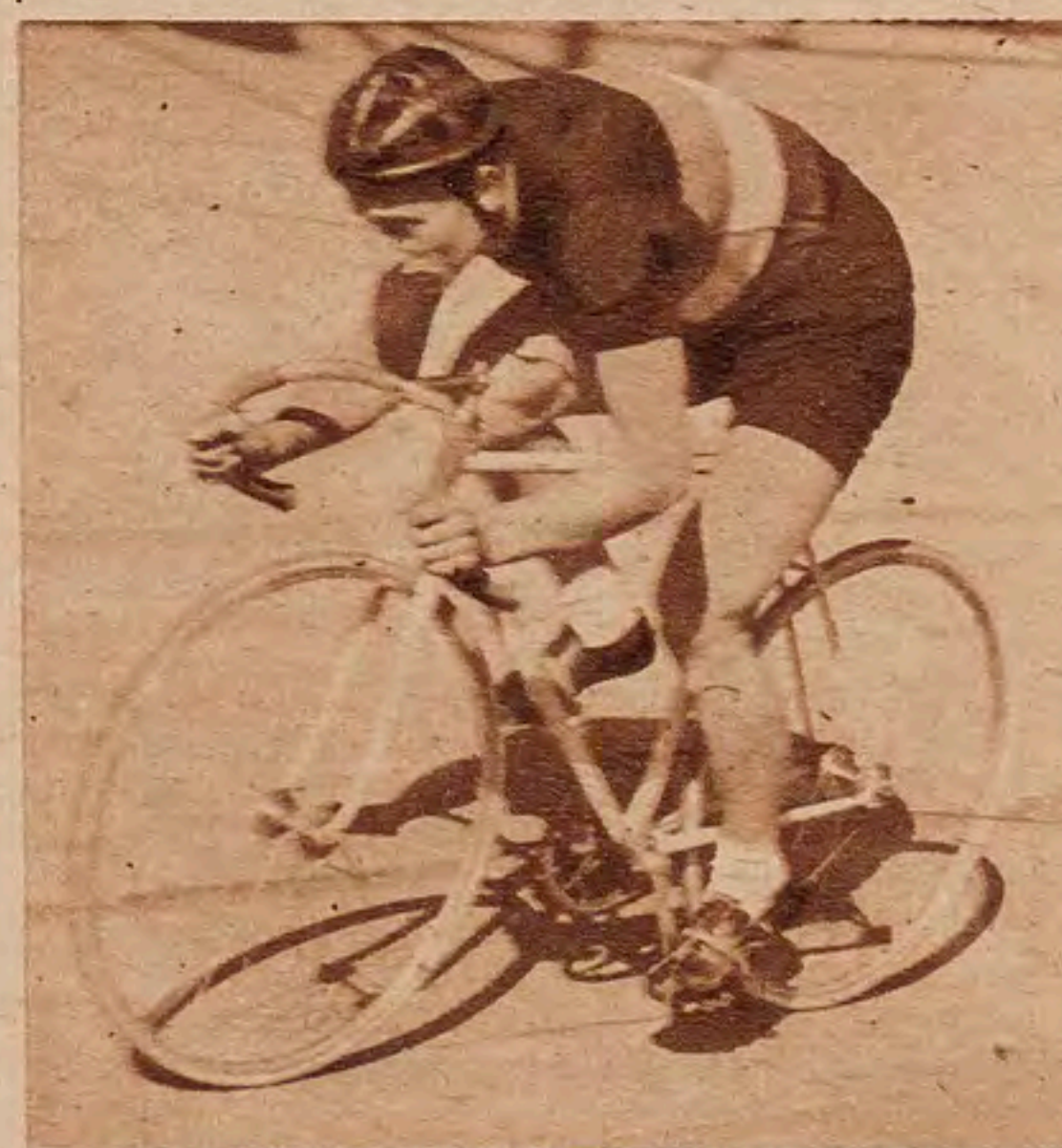
Le champion de France de poursuite Roger Piel s'est qualifié pour les demi-finales en rejoignant Baille.



Roger Le Nizerhy a fait belle impression. En réalisant un excellent temps, il a éliminé Bouvard. Cette année encore, il aura été l'outsider du champ de poursuite.



Dans son style appliqué et sans heurt, Aimé Landrieux a causé une surprise en battant en quart de finale l'enfant du pays, Verviale, considéré comme favori.



L'espoir toulonnais Mattéoli a dû faire appel à toutes ses forces pour venir à bout, à nouveau, de Carrara.



Monique Berlioux (à dr.) a battu dans le 100 m. dos sa camarade de club Brenda Helser, champ. olympique.



Gisèle Vallerey (à gauche), dans le 50 m. brasse, a succombé devant O. Casteur.



Après son 100 m. en 58" 8/10, Alex Jany est à peine essoufflé.



Dans le 400 mètres nage libre, Jo. Bernardo (à g.) a dû, cette fois encore, s'incliner devant son jeune rival Jean Boiteux, qu'il vient féliciter après sa victoire.

ROCHARD A DÉCOUVERT UN GRAND ESPOIR : LE STÉPHANOIS BARRIEUX

SAINT-ETIENNE. — Le 3.000 de Saint-Etienne s'est terminé par la victoire prévue de Gaston Reiff.

Mais, si ce dernier fit preuve de sa supériorité habituelle sur ses adversaires, l'annonce de sa performance déçut. Le recordman du monde, tout en produisant un effort visible, ne réussit, en effet, que 8' 38" 1/10, mais, à sa décharge, il convient de préciser que la piste interdisait tout espoir de réaliser un temps. Et on l'avait vu déjà lorsque le Nord-Africain El Mabrouk avait terminé son 1.500 mètres vainqueur mais fourbu, en 3' 58".

Pour en revenir à ce 3.000, qui constituait le clou du programme, disons tout net que Gaston Reiff ne connut pas l'ombre d'un danger. A mi-course, atteinte en 4' 19", Theys lâchait et 400 mètres plus loin c'était le tour de Jean Vernier.

Toutefois, ce dernier se montra sous un jour plus favorable que dimanche dernier au Stade Jean-Bouin et il réussit à conserver plusieurs mètres d'avance sur Theys.

Cependant, le plus grand motif de satisfaction de cette réunion qui a vu défiler pendant trois heures des coureurs renommés ou inconnus, c'est, en définitive, le jeune Stéphanois Barrieux qui nous l'a offert. Celui-ci se classa, en effet, quatrième du 1.500 en 4' 1" 2/10, mais à moins d'un mètre du second, Jacques Vernier qu'il inquiéta fort dans la dernière ligne droite.

Le demi-fond français, déjà si riche, s'augmente ainsi d'un nouvel espoir qui est en bonnes mains, puisque son entraîneur s'appelle Roger Rochard.

Marcel HANSENNE.

Comme les champions...
Exiger la « REINE DES JANTES »



La seule jante qui garde ses rayons tendus à bloc
Ets M. LAROCHE, à NANTERRE (Seine)

MIEUX QUE SON TEMPS : 58" 8/10 C'EST L'AISSANCE DE JANY AUX TOURELLES QU'IL IMPORTE DE RETENIR !

C'EST une fois de plus Alex Jany qui a tenu la vedette au Stade Nautique des Tourelles, pour la fête du Racing à laquelle n'assistait qu'un petit nombre de spectateurs.

Ce n'est pas le temps d'Alex, véritablement remarquable (58" 8/10) qu'il faut retenir, mais surtout la facilité du Toulousain.

Alex Jany en 1948 et 49 était lourd et nageait en boitant et noyé. Il était loin de la magnifique position sur l'eau avec laquelle il avait pulvérisé les records du monde qu'il a perdus depuis.

Hier, pour la première fois, on le vit de nouveau avec son style 1947. On le vit également partir doucement et se contenter de forcer un peu l'allure dans les trente derniers mètres pour réussir 58" 8/10.

Son cadet, le nouveau « crak » de Minville, Boiteux, confirma une fois de plus ses grandes qualités de nageur de fond, en battant Barnardo pour la troisième fois (avec moins d'écart toutefois) sur 400 m. nage libre.

Son style diffère beaucoup de celui de Jany, et il est nageur de longue distance, et non sprinter, mais on peut affirmer qu'il se montrera digne de son aîné dans les années qui viennent.

J.-B. GROSBOURNE.

LES CHAMPIONNATS SCOLAIRES ET UNIVERSITAIRES A JEAN-BOUIN



Bosson termine 1^{er} du 1.500 m. seniors devant Meunier après une belle dernière ligne droite.



Barthel finit nettement détaché au 800 m. sen.



L'arrivée aisée de Camus dans le 400 m. juniors, au cours duquel il battit le record de France de la catégorie.



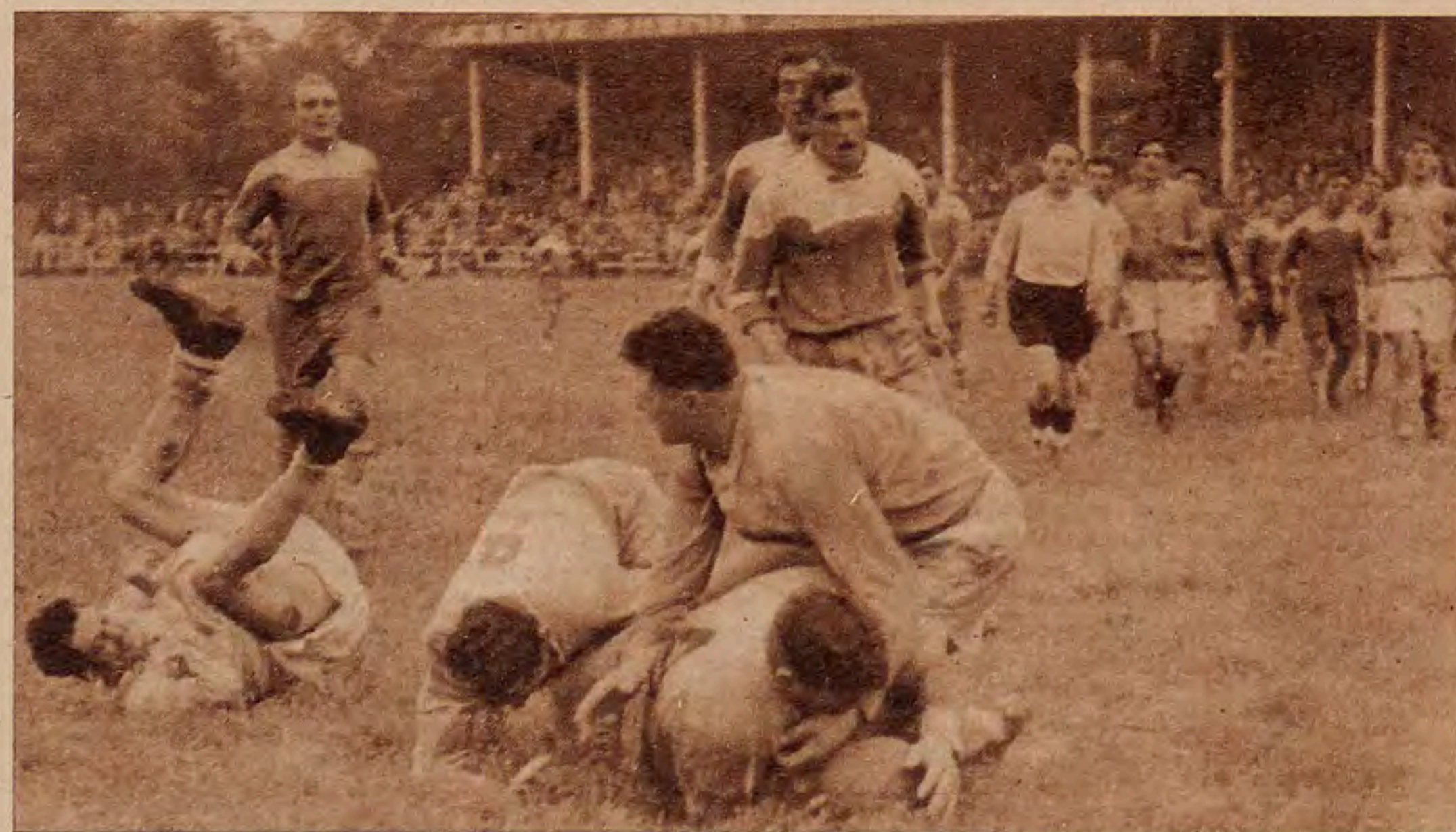
Lapios s'est octroyé le titre des juniors en passant, dans une belle détente, 1 m. 80 en hauteur.



L'arrivée du 100 m. dames seniors. Mlle Leconte, à la corde, devance Mlle Foumaillon. Les autres concurrentes ont été nettement dominées par leurs deux rivales.



C.S. VIENNE-RACING C.F. (26-6), à Grenoble. Le centre viennois Bruyat, qui vient d'échapper au plaquage de Desclaux, va tenter de forcer la défense.



Lancé par Pagès, Battaglioli s'écroule dans l'en-but, et marque un essai pour Vienne. A gauche : Desclaux, qui est tombé, et Pagès (Tél. tr. de Grenoble).

VIENNE BOUSCULE LE RACING ET SE QUALIFIE POUR LES DEMI-FINALES

De notre envoyé spécial : Marcel de LABORDERIE

GRENOBLE. — Le Racing avait beau se présenter avec huit remplaçants pour rencontrer Vienne, sur le terrain de Grenoble où l'avait expédié une décision curieuse de la F.F.R., il n'en hésita pas moins à se lancer dès le début dans le rugby offensif avec tout ce que cette tactique peut comporter de risques. D'entrée, le Racing attaqua audacieusement; l'arrière Berthier se mêlait à l'affaire en venant s'intercaler dans la ligne de trois-quarts. Mais aussitôt Berthier se faisait intercepter sa passe par le trois-quarts centre viennois Brun qui, presque sans opposition, allait à l'essai.

Après une minute de jeu, cette mésaventure était vraiment déplaisante pour le Racing, qui était ainsi mené par 5 à 0.

Mais cette infortune n'influa en rien sur l'esprit des deux équipes qui continuèrent à pratiquer le jeu ouvert pour le plus grand plaisir des 8 à 10.000 spectateurs qui garnissaient les tribunes du parc Lesdigulères.

Desclaux réussit des quarante-cinq mètres un magnifique but sur coup de pied de pénalité, ce qui ramenait le score à 5-3. Mais les deux Italiens Barilari et Battaglioli marquèrent chacun un essai. Mais, jusqu'à la mi-temps et même jusqu'à un quart d'heure de la fin du match, rien ne devait être marqué. Aussi, le match restait-il indécis et toujours intéressant.

Contre toute vraisemblance, c'est le Racing qui dirigeait le jeu, car ses avants dominaient le plus souvent en touche et, par Dufau, les attaques étaient lancées jusqu'à l'aile. Seulement, l'action des attaquants parisiens manquait de force de pénétration. Leur jeu était vraiment trop tendre, pas assez incisif et les percées de Desclaux ou celles, puissantes, de Dizabo restaient sans résultat. Et, quinze minutes avant la fin, c'est un essai heureux, du reste assez confus, qui était accordé aux Viennois. Ce fut le seul point obscur. Mais, c'en était fini, dès lors; le Racing, mené par 18 à 3, était battu.

Les autres essais marqués par Battaglioli, par Pages, par le Parisien Pardas, ne signifiaient plus grand-chose.

L'équipe du C.S. Vienne a démontré une large supériorité au talonnage grâce à son maître spécialiste Bautista. Il est assez curieux, cependant, qu'ils aient été dominés en touche. La troisième ligne Borsetto-Pages-Brocard fut d'une activité efficace et sut combiner son jeu avec les demis; dans les lignes arrière, grande partie de Poizat, habile manœuvrier et de Brun, réalisateur et distributeur de jeu.

la chaussure
Maillet Jaune
présentée par...



HENRY OURS
PARIS

Joie d'ETRE FORT
METHODE AMERICAINE

DE CULTURE PHYSIQUE ATHLETIQUE par correspondance qui vous démontrera rapidement des muscles extraordinaires. Elle a formé en Amérique des milliers de superathlètes à la plage, à la ville, partout, vous serez bientôt : envié des hommes, admiré des femmes - assuré du succès. Envoi de la documentation n° 133, illustrée de photos sensationnelles contre 30 francs en timbres.

AMERICAN INSTITUTE - Boite post. 321-51 R. P. Paris

Allé ! Allé !

GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !

Apprenez à **DANSER**
chez vous en quelques heures. Succès garanti. Notice B, contre enveloppe timbrée, Ecole B. Réfrano B. P. 4, Bordeaux-Chartrons.

GRANDIR

une chance sur 16 en 16 jours, à tout âge et sans avoir besoin d'effort. **AMERICAN SUPER STRATO** ou **Mark Scientific** **POUSSE VITALE** les 700. Envoyez mandat remboursable en cas d'insuccès. Résultats mesurables premier jour. Antiséptique, désinfectant, désodorisant, avec photos. Discret c. 2 timbres.

PROL. MAUT, 130, r. Gerald, BOULEVARD

But CLUB

Directeur : **GASTON BÉNAC**
Rédacteur en Chef : **FÉLIX LÉVITAN**

DIRECTION - VENTE - ABONNEMENTS
PUBLICITÉ
100, rue de Richelieu, PARIS
Téléph. : RIC. 51-54 et la suite

RÉDACTION - ADMINISTRATION
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS
3 mois

N° 1 (comportant 13 numéros ordinaires et 7 numéros supplémentaires du Tour de France) 320 frs
N° 2 (Avec le numéro spécial de présentation et le numéro spécial Souvenir du Tour de France) 450 frs

COMPTE COURANT : PARIS 5390.08

DIRECTEURS-GÉRANTS :
MM. VERRIÈRE et MASSOT

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimeries Réaumur - Clichy
100, rue Réaumur - Paris (2°)
Imprimé en France 3 /
Dépôt légal n° 57

Il plait à celle
qu'il aime



5-314 Cheveux nets
et soignés pour avoir du succès !

Si vous avez rendez-vous avec une jolie fille, prenez cette précaution : Avant de sortir, mettez sur vos cheveux mouillés un peu de Bakerfix brillantiné. Vos cheveux seront nets, brillants, bien coiffés - Vous serez sûr de vous, et elle, heureuse de vous voir si coquet. Bakerfix ne colle pas, ne graisse pas.

BAKERFIX
BRILLANTINÉ

Cette semaine

VUE
IMAGES
DU MONDE

présente :

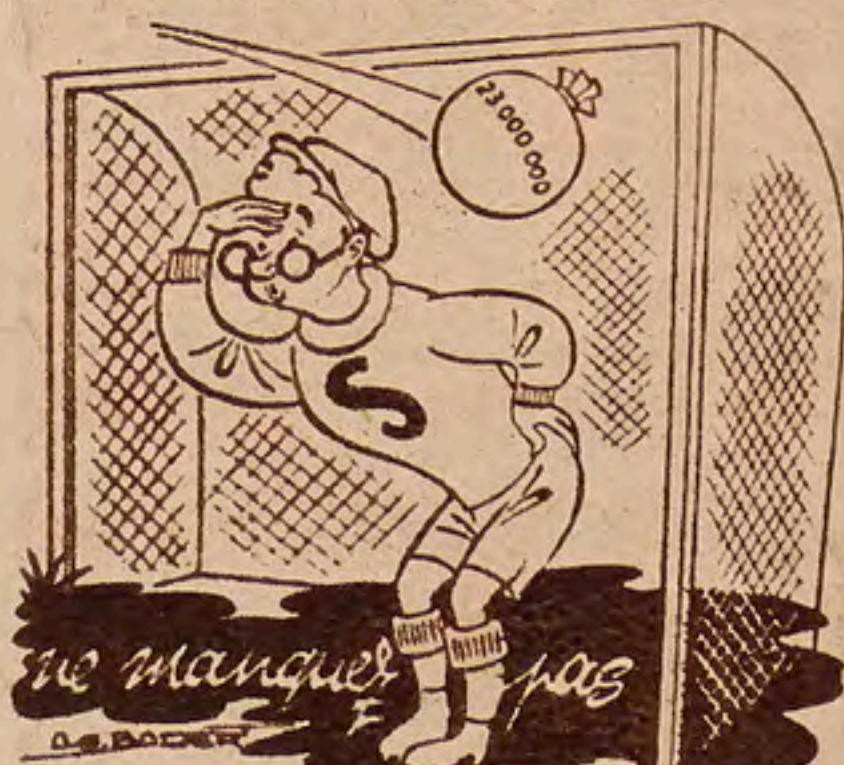
Un reportage unique
sur

LA VISITE A PARIS
de

JULIANA
REINE DE HOLLANDE

124, rue Réaumur - PARIS (2°)

MERCREDI..



le tirage de la 21^e tranche de la
LOTÉRIE NATIONALE



FRANCE-BELGIQUE (48-54), vendredi au Palais des Sports. La lutte fut acharnée. Van Wambeke a shooté; Meuris (5) et Perrier (6) sautent en même temps que lui. A dr.: Vacheresse (12) et Salignon.

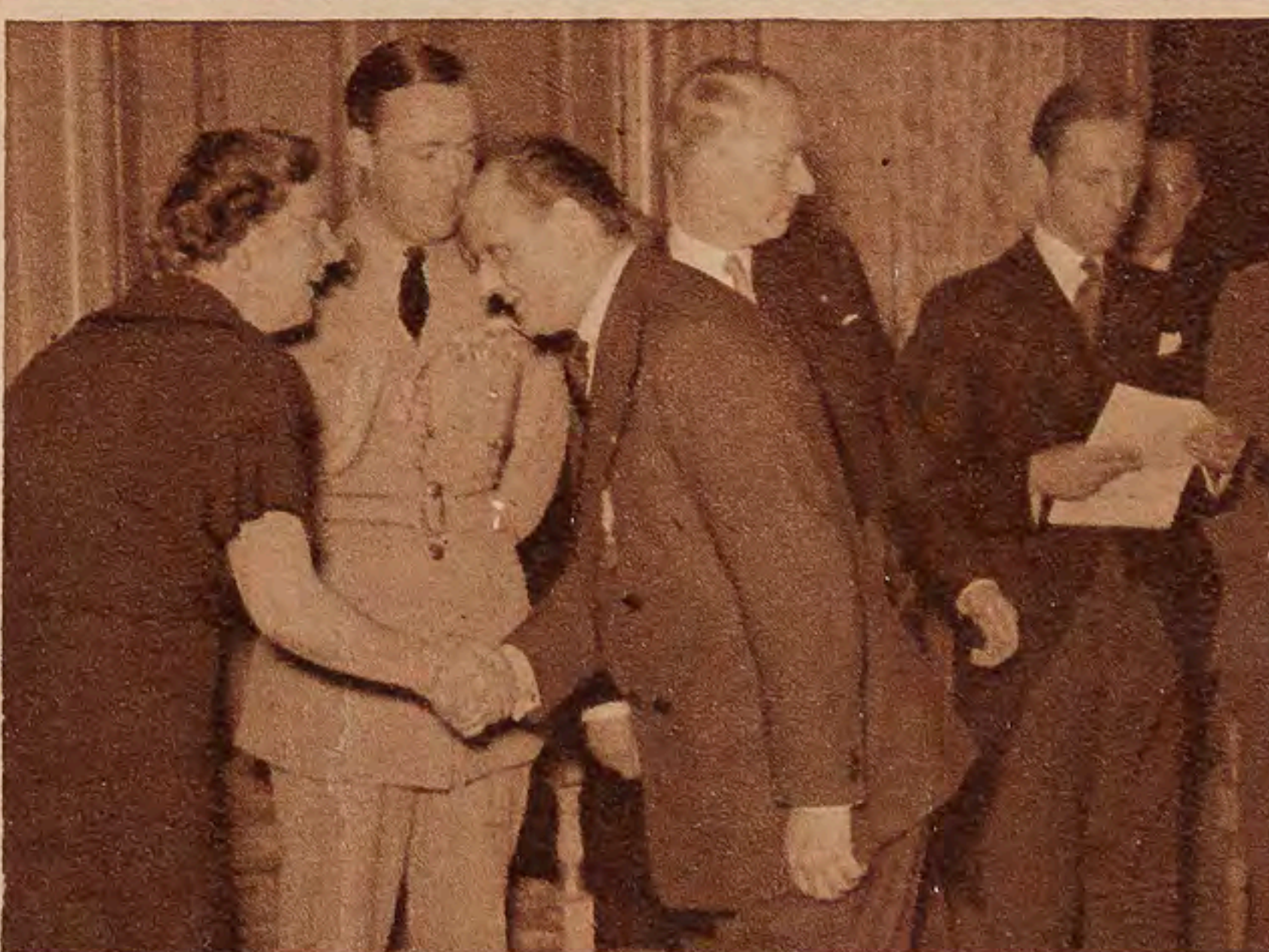
LA REINE JULIANA A FÉLICITÉ NOTRE COLLABORATEUR G. LUCAS

A l'occasion de son séjour à Paris la reine Juliana de Hollande a reçu des Français qui, pendant les sombres années de l'occupation, avaient rendu service à son pays et à ses compatriotes : passages de militaires, fournitures d'armes, etc...

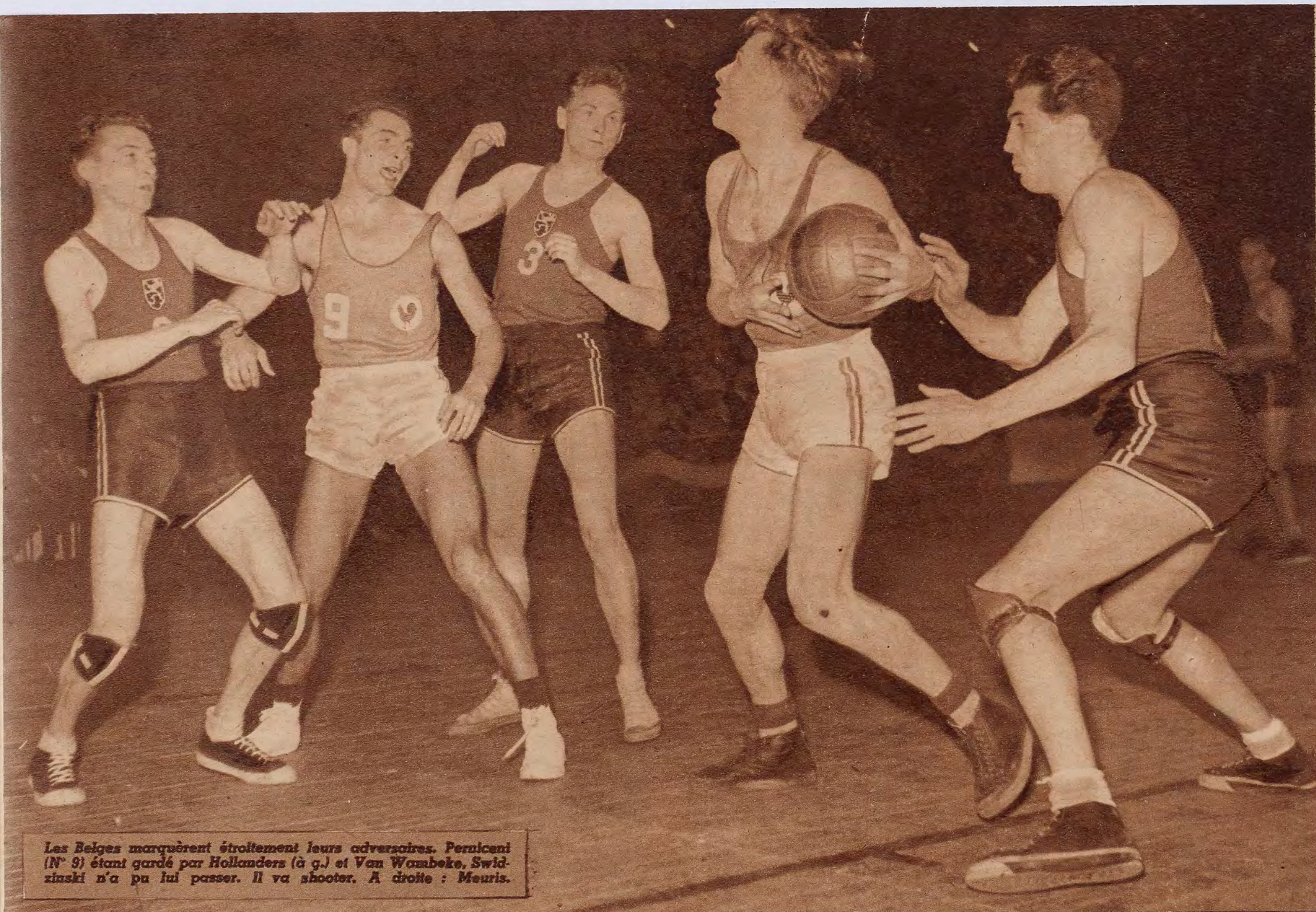
Farmi ces Français, figurent M. Georges Lucas, et l'on voit sur la photographie que nous publions la reine Juliana le remerciant. M. Georges Lucas, sous l'occupation, servit sous la forme clandestine, au péril de sa vie, et fut arrêté et torturé par la Gestapo.

M. Georges Lucas, qui est directeur de la vente de « Paris-Press », est aussi le directeur si apprécié et admiré par tous de la vente de « But et Club ».

Nous sommes fiers pour lui et avec lui de cette marque de reconnaissance que la Hollande, par sa reine, lui a manifestée.



FOOTBALLEURS !... adoptez la
VEDETTE BOUDUR
ATHLÈTES !... utilisez les pointes
INEBRANLABLES
50 ANS AU SERVICE DU SPORT



Les Belges marquèrent étroitement leurs adversaires. Perniceni (N° 9) étant gardé par Hollanders (à g.) et Van Wambeke, Swidzinski n'a pu lui passer. Il va shooter. A droite : Meuris.

LES ERREURS DE LA FÉDÉRATION ONT AIDÉ LES BASKETTEURS BELGES

AVEC quatre défaites (Belgique, deux fois, Espagne et Hongrie) et deux victoires (Yougoslavie et Italie), la France n'a pas à être fière de son palmarès 1949-1950. On aurait cependant pu avoir une tout autre opinion de notre formation nationale si, vendredi, elle n'avait joué son plus mauvais match sans jamais trouver la cadence, oubliant toutes les consignes, et donnant dans tous les pièges que lui tendirent les Belges pourtant dans un mauvais jour.

Car, et c'est une occasion que les Français ne retrouveront pas à Bruxelles, l'an prochain, les Belges ne trouvèrent guère le rythme qu'au début des deux mi-temps, connaissant des passages à vide qui eussent dû leur être fatals.

En débutant avec Buffière, Vacheresse, Swidzinski, Salignon et Perrier, les Français auraient dû trouver, toute de suite, une cohésion digne de ces chevronnés des grandes rencontres. Le manque évident de réussite de Salignon inaugurerait malheureusement l'ère des permutations qui devait amener sur le terrain tous les douze joueurs, ce qui indique assez que jamais Busnel ne put trouver le quintette idéal. Il fallut toute l'adresse de Vacheresse, qui marqua 10 points, et le manque de cohésion des Belges, pour que la France atteigne la mi-temps avec six points d'avance.

Au repos, comme il l'avait déjà fait au cours des deux séances d'entraînement, Busnel insista sur le fait que nos adversaires joueraient leur va-tout dès les premières minutes de la seconde mi-temps. C'est ce qui se produisit, mais, alors qu'on espérait une résistance clairvoyante de notre équipe dûment prévenue, il nous fallut assister à sa débâcle. Fatigué, Vacheresse, après avoir été notre meilleur attaquant, se révéla comme notre meilleur défenseur, mais là se borna notre satisfaction. Le Bitoux, Marcelot et Perniceni, honnêtes mais insuffisamment employés, sortirent seuls, avec Buffière, leur épingle du jeu, au terme d'une partie dont les quatre dernières minutes furent particulièrement pénibles pour les supporters des Français.

Tel est le bilan technique de la partie. Il ne faudrait pourtant pas en déduire que la seule responsabilité de la défaite incombe à nos joueurs. Excellents contre l'Italie, exécrables face aux Belges, ils peuvent arguer d'une saison surchargée.

Quelles excuses, par contre, nos dirigeants de la F.F.B.B. peuvent-ils présenter ?

Pour provoquer une nouvelle recette, ils n'ont pas hésité à mettre sur pied une revanche sans donner à leurs joueurs ni à leur manager les moyens de la préparer sérieusement.

Depuis trois semaines, les Belges étaient à l'entraînement, tout comme les Espagnols, les Yougoslaves et les Italiens quand il affrontèrent les nôtres. Quant aux Hongrois, leur préparation s'échelonnait sur deux mois. Les Français, eux, ont eu, en tout et pour tout, deux séances d'entraînement d'une heure chacune...

Livrés aux hasards, aux fatigues supplémentaires et au laisser-aller d'une saison officieuse faite de tournois et de déplacements plaisants mais exténuants, nos représentants avaient besoin d'une stage particulièrement sérieux, d'une nouvelle et indispensable refonte de l'équipe de France.

C'était le rôle des dirigeants de la Fédération d'assurer cette préparation nécessaire... Sinon il fallait renoncer purement et simplement à ce match.

Après avoir galvaudé le prestige que nos hommes avaient acquis après les Jeux Olympiques en les envoyant à Bruxelles, puis à Madrid jouer sur des terrains impraticables, il leur manquait une autre bévère à mettre à leur actif. Ils ne l'ont pas manquée.

Vienne maintenant la prochaine saison, l'oubli aidant, les responsables de la F.F.B.B. pourront à nouveau se lancer dans leurs extravagances. A moins qu'avant ce jour, certains membres du bureau fédéral, voire un simple manager de l'équipe de France, n'élèvent enfin des protestations qui n'ont que trop tardé à venir.

Bertrand BAGGE.



Malgré toute son ardeur, Pierre Tholon ne parvint que rarement à conclure. Partant en dribble à la limite de la raquette belge, il passe Rosemont et va shooter.



Seul Dorgebray a résisté jusqu'au bout aux efforts du puissant Gauthier



En dépit de tous ses efforts, Bernard Gauthier n'a pu décramponner Robert Dorgebray dans les derniers kilomètres de l'étape Paris-Nevers, gagnée par le Grenoblois.

LE 4x800 DU STADE FRANÇAIS, TEL QU'IL SE PRÉSENTERA SUR LA CENDRÉE POUR S'APPROPRIER LE RECORD DU MONDE



Le 11 juin, le 4 du Stade Français s'attaquera au record du monde du 4x800, détenu par les Suédois. Jean Vernier, Michel Clare, El Mabrouk et Marcel Hansenne se sont retrouvés, vendredi dernier, dans la tenue qu'ils porteront le jour où ils effectueront leur tentative contre le record.



LE VIET-NAM A ENCAISSÉ CINQ BUTS A NICE, MAIS EN A MARQUÉ DEUX

FRANCE « B »-VIET NAM (5-2), samedi à Nice. L'inter droit Ferry, qui fut un des meilleurs joueurs de son équipe, a shooté, mais le goal du Viet Nam, Kuyen, a bondi et bloqué.



La grande vedette de la rencontre fut l'avant centre français Kanyu. Le leader du onze tricolore « B » marque de la tête le 5^e but, malgré le demi centre du Viet Nam (5), de dos.